

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

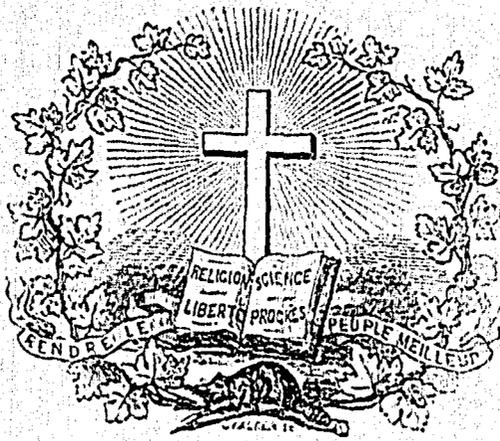
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVI.

Quebec, Province de Québec, Decembre, 1872.

No. 12.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie L'horloge: T. Gauthier.—La neige.—Je conclus qu'il faut s'entr'aider.—La mare d'Autueil. HISTOIRE DU CANADA: Le marquis de Montcalm.—INSTRUCTION PUBLIQUE: Les bibliothèques populaires en Russie.—AGRICULTURE: Concours régional de Montarville.—Pensées et maximes. AVIS OFFICIELS: Nominations d'inspecteur d'écoles, de membres des bureaux d'examineurs, de commissaires d'écoles.—Erections de municipalités scolaires.—Erratum.—Diplômes octroyés par l'école normale McGill et par les bureaux d'examineurs.—Changement de nom du collège Rigaud.—Concours pour la publication d'une série de livres de lecture en langue française pour les écoles catholiques.—Instituteur demandé.—REDACTION: L'ho d'Anticosti.—Revue mensuelle.—Bulletin bibliographique.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de l'Instruction publique.—Bulletin de l'archéologie.—Bulletin des sciences.—Bulletin des bons exemples.—Bulletin des statistiques.—Bulletin des lettres.—Bulletin de l'agriculture.—ASSOCIÉS.

Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché ;
Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
Nous sommes condamnés, nous devons tous périr.
Naitre, c'est seulement commencer à mourir ;
Et l'enfant, hier encor, chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous les langes.
Le disque de l'horloge est le champ du combat,
Où la mort, de sa faux, par milliers, nous abat :
La mort, rude jouteur, qui suffit pour défendre
L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
Sur le grand cheval pâle, entrevu par Saint-Jean,
Les heures, sans repos, parcourent le cadran ;
Comme ces inconnus des chants du moyen âge,
Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
Chaque soir, à l'appel de la cloche, s'élance,
Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,
Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
Pour nous tirer du cœur une perle de sang,
Jusqu'au jour d'épouvante où parait la dernière
Avec le sablier et la noire banuière ;
Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
Et qui se met en marche au premier de nos jours !
Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,
Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
Et remonte à cheval, après avoir jeté
Le cadavre au cercueil, l'âme à l'éternité !

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

L'horloge.

Vulnerant omnes, ultima necat.

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
Nom rauque, dont le son à la rimo ropugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix.
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,
Ont coulé sur le foud que nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran, regardé par hasard,
Comme les mots de flamme aux murs de Balthazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase est écrite ;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme, en passant, peut lire son destin :
" Chaque heure fait sa proie et la dernière achève."
Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,
Un combat lugub, contre un linceul caché

THÉOPHILE GAUTHIER.

La neige.

Je ne sais pourquoi on s'est toujours plu à représenter l'hiver comme la saison triste par excellence. Il n'y a pas de choses lugubres qu'on ne dise, pas de comparaisons funèbres qu'on ne fasse sur son compte. Les enfants seuls,—qui jugent peut-être plus juste, parcequ'ils sont moins sous l'influence des circonstances étrangères,—trouvent l'hiver agréable, et l'appellent de tous leurs vœux.

Aussi, quelle joie, quels cris de bonheur, à la première chute de neige ! Comme chaque flocon est salué avec

enthousiasme, puisqu'il doit entrer pour quelque chose dans ce superbe tapis blanc et moelleux sous lequel vont disparaître toutes les laideurs boueuses de l'automne ! La neige amène avec elle toute une perspective de glissades et de roulades ; des bons hommes, des grottes, des forts que l'on assiège et qui sont défendus à coups de boules de neige ; les parties de patins et de raquette. On voit bien un peu aussi dans le lointain, les rhumes et les onglées ; mais cela arrive peu souvent et n'entre presque pas en compte ; l'enfance a d'ailleurs sur nous l'avantage de ne pas voir la saveur de ses espérances empoisonnée par l'appréhension des malheurs qui peuvent les traverser. Pour eux les onglées et les rhumes n'existeront que lorsqu'ils se feront sentir. En attendant ils jouissent de la neige et de tous les amusements qu'elle procure.

Si nous voulions être de bon compte, nous trouverions peut-être, nous aussi, que l'hiver a beaucoup de charmes et d'avantages, et que les sombres tableaux que nous en faisons sont plutôt enfantés par des circonstances extérieures et fausses, que par une vision exacte de la vérité.

De même que l'homme, la terre, ne peut pas toujours, sans s'épuiser, travailler et produire ; il lui faut son temps de sommeil et de repos. Le sommeil, chez l'homme, détend les muscles et répare les forces, pour la journée du lendemain. L'hiver fait la même chose pour la terre qui se réveille, au printemps, avec une fertilité nouvelle. L'hiver est la nuit de la terre ; les autres saisons, sa journée ; cette nuit est longue, mais aussi quel immense travail s'accomplit pendant un lendemain qui dure bien des mois.

La neige amène le repos pour toute la nature. Les fruits sont cueillis, les récoltes engrangées, le cultivateur chôme. Tout le monde aussi devrait chômer ; car tous les hommes sont nés pour cultiver la terre qui doit suffire à leurs besoins. Le luxe et les appétits immodérés seuls ont produit les autres vocations, ont créé les autres carrières. Ah ! pour celles-là, la neige n'est pas toujours le temps du repos, du plaisir, de la jouissance. A qui la faute ? Hélas ! ce n'est pas à l'hiver, ce n'est pas à la neige ; et nous le savons bien.

Quoi qu'il en soit, — excepté pour les natures frileuses du midi, — « l'hiver est bel et la neige est aimable », comme dit le vieux poète.

Beaucoup de poètes, depuis ont chanté la neige ; mais nous n'avons jamais lu rien d'aussi frais, d'aussi délicat, et en même temps d'aussi touchant que cette pièce de vers, trouvée parmi les papiers d'une jeune femme, morte il y a quelques années, à l'hôpital de Cincinnati. Nous en donnons la traduction littérale, confessant notre inhabileté à rendre l'harmonie imitative en même temps que la suave simplicité du vers anglais :

« Oh ! la neige, la belle neige ! remplissant le ciel et couvrant la terre ; elle se pose sur les toits, sur le sol, sur la tête des passants que vous rencontrez dans la rue ; elle danse, elle coquette, elle glisse ; la belle neige ! elle ne peut faire aucun mal.

Elle vole et caresse la joue d'une belle dame, ou s'attache en folâtrant sur nos lèvres. O belle neige, descendant du haut du ciel, pure comme les anges, douce comme l'amour !

O la neige, la belle neige ! Comme ses flocons se rassemblent et paraissent rire en voletant dans un tourbillon étourdissant ; ils se cbassent, ils se narguent, ils s'emprennent !

Elle se pose sur la figure et fait étinceler les yeux ; et les chiens, avec un bond et un jappement, happent les brillants cristaux qui tourbillonnent autour d'eux. La ville est bruyante, et les cœurs ont des élans de vie.

La foule enivrée circule partout ! les passants se saluent d'une parole gaie ou d'une chanson. Les traîneaux joyeux, passent, comme autant de météores, avec la rapidité de l'éclair, qui brille un moment pour disparaître aux regards : un son de clochettes, un balancement puis tout s'efface sur le blanc manteau de neige.

Et cette neige si pure qui tombe du ciel, est pourtant foulée, broyée par des milliers de pas, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la fange horrible de la rue !.....

Un jour, j'ai été aussi pure que la neige ! Mais je suis tombée !

tombée comme les flocons de neige, du ciel à l'enfer ; tombée pour être foulée aux pieds comme la fange des rues ; tombée pour être bafouée, conspuée, battue ! Suppliant, maudissant, redoutant de mourir ; vendant mon âme au premier acheteur ; traquant dans l'opprobre pour un morceau de pain ; baissant les vivants et craignant les morts : Dieu de miséricorde, suis-je donc tombée si bas ! Et pourtant, je fus un jour comme la belle neige !

Un jour, j'ai été belle et sans tache, comme la blanche neige ; mon œil, limpide comme le cristal, reflétait une âme pleine de nobles élans. J'ai été aimée pour mes grâces innocentes, flattée et recherchée pour les charmes de ma figure ! Père, mère, sœurs, Dieu et moi-même, j'ai tout perdu dans ma chute ; le dernier des misérables qui passe en frissonnant sous ses haillons, fait un long détour de peur d'un contact passager. Car de tout ce qui me touche, de loin ou de près, rien, je le sais, n'est aussi pur que la blanche neige.

N'est-il pas étrange, cependant, que cette neige immaculée soit forcée de tomber sur une pécheresse comme moi ? Ne serait-ce pas plus étrange encore, si, lorsque la nuit viendra, la neige et la glace couvriraient ma tête brûlante ? Tomber d'épuisement, gelée, mourant seule et abandonnée ; trop perverse pour prier, trop faible pour gémir et faire entendre ma plainte dans les rues de la ville en liesse, que la joie de la neige nouvelle fait délirer ! Me trouver et mourir dans ce terrible délaissement, avec la neige blanche pour lit et pour linceul !

— Quoi que brisé et souillé comme la neige foulée aux pieds, pécheur, ne désespère pas ! Le Christ se penche jusqu'à terre, pour relever l'âme qui s'est laissée choir dans la fange du péché et la ramener au sentiment et à la vie. Gémissant, versant le sang de ses veines et mourant pour toi, le divin Crucifié a été suspendu à l'arbre infâme. — Ah ! qu'il ait pour moi des paroles de miséricorde ! Qu'il entende ma faible prière !

— O Dieu, dans ce flot de sang qui a coulé pour les pécheurs, lavez-moi et je serai plus blanche que la neige !

Je conclus.

... qu'il faut qu'on s'entraide.

LA FONTAINE.

J'avais travaillé fort tard dans la nuit : il s'agissait d'une recherche archéologique très-importante, et je n'avais pas voulu quitter mes textes avant d'être arrivé à une solution que je sentais venir. Je l'avais trouvée enfin ! et je m'étais endormi dans ma gloire.

Ce fut elle aussi, je pense, qui me réveilla au moment où le soleil se levait. Au lieu de rester au lit paresseusement à jouir de mon succès avant d'attaquer une nouvelle difficulté, je me hâtai de chasser un reste de sommeil, en me répétant à moi-même que c'était fini, achevé, trouvé, et que je n'avais rien laissé à faire aux gens qui auraient la fantaisie de traiter la même question. Il faisait un temps superbe ; je me levai, je passai devant une table de travail sans y jeter un regard : j'avais assez d'archéologie pour le moment, et l'idée qui me possédait, c'était d'aller dans mon jardin retourner une plate-bande. Je fus bientôt installé à ma besogne, donnant de grands coups de pioche, égalisant à mesure la belle terre noire et légère où je ne laissais pas un caillou, allant plus vite que deux jardiniers, et pensant, avec une pitié mêlée de mépris, aux pauvres gens qui ne connaissent pas le bonheur de bêcher une plate-bande à cinq heures du matin.

Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçus de l'autre côté de la baie le père Rochereau qui me regardait.

Le père Rochereau a bien soixante-dix ans, à moins qu'il n'en ait quatre-vingts ou même davantage ; car voilà vingt ans que je le connais, et il n'a pas changé ; et de fait, il n'y a rien en lui qui puisse changer. Je défie ses cheveux de blanchir, son dos de se voûter, ses joues de se creuser, son teint de se hâler et ses membres de maigrir. Tout cela ne l'empêche pas de travailler sans cesse, d'aller au bois et d'en revenir chargé d'un fagot qui fait dire aux petits enfants : « Le père Rochereau ressemble au bonhomme qui est dans la lune. » D'autres fois il décharge du foin, ou il bat du blé, ou il fend du bois ; ce

jour-là, il labourait le jardin de mon voisin, et il s'était arrêté pour me regarder avec le fin sourire du paysan vendéen.

—Bonjour, père Rochereau ! lui criai-je. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme cela ? Est-ce que je ne m'y prends pas bien ?

—Bonjour, Monsieur ! Vous vous y prenez très-bien, et vous feriez un fameux jardinier, si seulement vous alliez un tantinet moins vite. De ce train-là, vous seriez bientôt fatigué ; et ce n'est pas tout que d'aller vite, il faut pouvoir aller longtemps quand on veut travailler la terre du bon Dieu.

—Bah ! quand j'en aurai assez, je m'en irai, voilà tout ; vous trouverez bien une journée à me donner pour faire le reste.

—Oh ! pour ça oui, Monsieur..... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, pourquoi donc que vous, un monsieur riche, qui pourriez rester chez vous à ne rien faire, vous vous fatiguez à remuer la terre ? C'est bon pour les pauvres gens. Moi, si je n'étais pas obligé de faire ça pour gagner ma vie, je ne toucherais pas à un outil, bien sûr.

Il me vint à l'esprit je ne sais combien de citations de Virgile et d'autres qui ont célébré le bonheur de l'homme des champs ; mais je pensai avec raison qu'elles ne prouveraient rien du tout pour le père Rochereau, et je m'abstins de lui en faire part. Je lui répondis simplement :

—Je bêche pour me reposer.

Il ouvrit toute grande sa bouche de Vendéen,—et elles ne sont pas petites,—et resta muet.

—Pour vous reposer ! dit-il enfin. Vous voulez vous moquer de moi, Monsieur ! Tenez, vous êtes déjà tout en sueur, et vous appelez ça vous reposer ! Je suis trop vieux pour croire de pareilles choses, moi !

—C'est comme je vous le dis. J'ai travaillé très-tard, cette nuit, à de..... j'é renfonçai au fond de mon gosier le mot barbare d'archéologie, dans des livres très-difficiles à comprendre ; j'en avais la tête tout alourdie ; voilà pourquoi je suis venu bêcher au grand air. Cela fatigue les bras, je le veux bien ; mais, vous me croirez si vous voulez, père Rochereau, cela repose la tête.

Le père Rochereau reprit sa bêche et ne répondit point. Il était trop poli pour me contredire, mais, évidemment il n'avait pas compris. Un instant après on l'appela : il planta son outil dans la terre et s'en alla lentement en se balançant d'une jambe sur l'autre.

Je continuai mon travail. Je crois bien qu'il avait raison et que je me dépêchais trop, car au bout d'une demi-heure non-seulement j'étais en nage, mais le dos commençait à me faire mal et j'avais des ampoules aux mains. Je tenais pourtant à finir ma plate-bande ; mais je jugeai nécessaire de m'accorder un repos de quelques minutes. Au moment où je quittais ma pioche, j'entendis un gros soupir de l'autre côté de la haie, et j'aperçus la mèche bleue d'un bonnet de laine à une hauteur qui m'indiqua que le porteur du bonnet était assis sur un banc. Je me penchai et je regardai. Le père Rochereau était là, tenant à la main un papier qu'il ne quittait pas des yeux. Il suait à grosses gouttes.

—Eh bien, père Rochereau, lui dis-je, il paraît que vous êtes aussi fatigué que moi ?

—Faites excuse, Monsieur..... ce n'est pas l'ouvrage, c'est ce maudit papier..... Je connais bien mes lettres pourtant dans un livre ; mais dans l'écriture ça n'est plus pareil ; et puis il faut épeler les mots..... enfin, je ne peux pas m'en tirer..... J'irais bien chercher ma petite-fille Jeanie pour me lire ça, mais je connais d'où la lettre vient, et il ne faut peut-être pas qu'elle la lise..... Si vous vouliez, Monsieur.....

Et il me tendait la lettre.

—Très-volontiers, père Rochereau : c'est mon affaire,

l'écriture. C'est très-bien écrit ; écoutez.

— Monsieur et cher père Rochereau,

“ La présente est pour vous faire assavoir que je quitte
 “ le régiment la semaine prochaine avec les galons de
 “ sergent-major ; que mes chefs sont très contents de moi,
 “ si bien qu'ils m'ont recommandé au préfet de la Vendée
 “ pour une place de gendarme, pour m'être instruit dans
 “ la lecture et les écritures depuis que je suis au service.
 “ Si bien donc qu'on vient de recevoir la réponse, et que
 “ je suis nommé gendarme dans le canton de la Châtai-
 “ gueraie : c'est ce qui me retarde d'arriver au pays,
 “ parce que je veux y rentrer avec ma nouvelle tenue. A
 “ présent, père Rochereau, si Jeanie se souvient encore
 “ de tous les seaux d'eau que j'ai tiré pour elle et de tous
 “ les coups de pioche que j'ai donnés dans votre jardin, et
 “ si vous voulez bien me la donner pour femme, je serai
 “ le gendarme le plus heureux du département, et vous
 “ pourrez vous reposer sur vos vieux jours. Répondez-
 “ moi bien vite, je vous en prie, et que je puisse signer
 “ ma prochaine lettre :

“ Votre petit-fils respectueux.

JACQUES BERTHOMÉ,

“ Gendarme à la Châtaigneraie (Vendée).”

Le vieux Rochereau pleurait à chaudes larmes.

—Le brave garçon ! un sergent-major ! un gendarme ! penser encore à ma petite Jeanie, et me promettre du repos pour mes vieux jours ! Oh ! pour cela, il n'y a pas de risque que je leur sois à charge, les pauvres enfants, tant que j'aurai un brin de force ! Je m'en vas retourner tout de suite à la maison porter ça à Jeanie..... Mais tenez, la voilà qui vient m'apporter ma soupe..... Jeanie ! vient vite, ma fille ! lis cette lettre-là !

Et il la lui tendait d'une main tremblante. Elle posa la soupière sur le banc, prit la lettre en rougissant,—elle reconnaissait l'écriture,—et la lut tout bas, lentement, en levant de temps en temps les yeux au ciel comme si elle priait Dieu. Quand elle eut fini, elle s'agenouilla auprès du vieillard, l'entoura de ses bras et baisa ses vieilles mains caillieuses.

—Je suis heureuse, grand-père, murmura-t-elle, Jacques sera un bon fils, et vous pourrez vous reposer entre vos deux enfants.

Le père Rochereau hochait la tête, comme quelqu'un qui a son idée et qui la garde ; mais il ne voulut pas contredire Jeanie. Et puis, pour secouer son émotion, sans doute, il se retourna vers moi et me dit d'un air gonailleur :

—Eh bien, Monsieur, vous êtes fatigué tout de même, hein ? Si vous voulez bien m'ouvrir la porte de votre jardin, je vais aller vous finir votre plate-bande en remerciement de ce que vous m'avez lu la lettre.

—L'accepte, père Rochereau. Mais, dites donc, il me semble que tout à l'heure, en épelant cette bienheureuse lettre, vous étiez tout aussi fatigué que moi ?

—Ah ! que voulez-vous ? quand on sort de son métier ! Mais savez-vous ce que cela prouve, Monsieur ? C'est qu'il est bien heureux que dans le monde il y ait des gens qui lisent et des gens qui bêchent : un seul homme ne peut pas tout faire, et en s'aidant les uns aux autres, cela revient au même que si chacun savait tout.

—Bien dit, père Rochereau ! Je vais vous ouvrir ma porte, et avant de finir la plate-bande, vous et Jeanie vous me dicterez une réponse pour le gendarme : il ne faut pas le faire attendre.—Magasin pittoresque.

La Mare d'Auteuil.

La mare d'Auteuil était un des plus jolis endroits du bois de Boulogne. Elle n'était pas recherchée par les promeneurs mondains qui vont au bois pour suivre avec la foule une unique allée encombrée d'équipages. Ceux qui la visitaient étaient des amis de la nature qui, aux lacs artificiels et aux pelouses semées et fauchées de leurs rives, préféraient une vraie mare bordée de grandes herbes et de roseaux, et qui venaient lui demander de la solitude et du silence. On y voyait de jeunes mères, assises et travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles; de tout jeunes gens ou des vieillards qui avaient un livre à la main. Ce n'était pas un lieu auquel les curieux venaient jeter en passant un coup d'œil; ceux qui le fréquentaient le connaissaient, l'aimaient; ils y venaient se reposer, méditer, vivre au milieu de tous les charmes de la campagne.

La mare d'Auteuil n'existe plus, ou du moins elle a si complètement changé d'aspect que ceux qui l'admiraient ne la reconnaissent pas. Elle se trouvait située dans la zone du bois la plus rapprochée des fortifications, et dont il a fallu, au mois de septembre de la funeste année 1870, abattre les arbres pour se mettre en garde contre l'approche de l'ennemi. Tous les beaux chênes qui l'entouraient ont été coupés; il n'en reste plus que des tronçons mutilés, sans branches, sans verdure; ils sont à l'état de pieux destinés à servir de barrière aux chevaux des envahisseurs. Les buissons touffus qui remplissaient les intervalles de la futaie et formaient une enceinte verte dans laquelle s'ouvraient les profondes percées des allées, sont également détruits; sur le sol qu'ils couvraient, et qui maintenant est nu, on trouve çà et là quelques restes de rameaux brisés et desséchés. La mare, privée des ombrages qui l'abritaient et qui y peignaient leur image, est devenue une flaque d'eau fangeuse et morte. Personne ne vient plus s'asseoir sur ses bords arides; tout au plus y rencontre-t-on quelque vieille femme en haillons qu'attire l'espoir d'un pauvre butin, et qu'on voit se baisser de temps en temps pour ramasser des débris de bois mort.

Mais si les arbres qui faisaient la beauté de la mare d'Auteuil ont été coupés, il est consolant de penser qu'ils ont été sacrifiés par nous-mêmes dans un dessein volontaire et nécessaire de défense contre l'ennemi; plus heureux que les belles futaies du parc de Saint-Cloud et tant d'autres, qui ont été abattues par la main des Allemands et pour leur servir de rempart contre nous. Un poète dirait que ces vieux chênes sont tombés sans se plaindre sous les coups des haches françaises pour contribuer à défendre le sol de la patrie.

Un poète l'a dit en effet. M. Sully-Prudhomme a fait de la mare d'Auteuil le sujet d'une remarquable poésie, où il a su mêler dans une juste mesure les regrets d'un amant de la nature et la virile résolution d'un patriote. Citons quelques strophes de cette mâle élégie :

Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge,
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés,
Surtout par la douceur des rêves enchantés
Qu'ils éveillaient dans l'âme en versant leur ombrage;
Par leurs sentiers étroits, leur sauvage gazon,
Et la fraîche percée où, comme un clair mirage,
Reculait leur vague horizon.

Là dormait une mare antique et naturelle,
Où vers le plegé lent des brusques hameçons
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,
Où mille insectes fins venaient mirer leur aile;
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle
D'un bord à l'autre la plissait.

Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable,
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,
Leur racine saillante improvisait des bancs;
Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,
Leurs branches sur les yeux ivres d'un vert sommeil
Épandaient un feuillage au jour seul pénérable,
Comme une tente en plein soleil.

Les voilà donc à bas, ces géants séculaires,
Les bras épars, torlus dans l'immobilité,
Le fuste horizontal, ras et décapité;
Sur leur entaille, on compte aux couches annulaires
L'ample succession de leurs ans revêches,
Et le temps qu'ont dormi dans l'horreur des sutures
Ceux dont les noms ne vivront plus.

Peut-être cherchent-ils outre eux pourquoi l'automne,
Qui suspendait la vie à sa de l'apaiser,
Posait partout son deuil comme un discret baiser,
Farouche cette fois, trappe, ravage, tonne,
Et ne ressemble plus à l'automne de Dieu;
Ou bien comprennent-ils, à l'emploi qu'on leur donne,
Qu'un bel arbre n'est plus qu'un pieu!

Ils s'arment comme nous, fils de la même terre,
Leur sève et notre sang auront tous deux coulé
Pour cet illustre sol impudemment foule!
Tandis que sous nos murs l'aigle à la froide serre
Amène ses pillards par les sentiers des loups,
Et que les autres bois font avec eux la guerre,
Ceux-là du moins la font pour nous.

Comme une vaste armée arrêtée en silence
Écoute au loin rouler un galop d'escadrons,
Des arbres abattus les innombrables troncs
Attendent, menaçants, taillés en fer de lance;
Les souches des plus gros siègent comme un sénat
Qui, dans un grand péril, se recueille, et balance
Les chances du dernier combat.

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un borborygme noir;
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir;
Les couples sont brisés, tous ceux qui s'niment pleurent;
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux;
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent
Comme les hommes, en héros!

—(Magasin pittoresque.)

Histoire du Canada.

LE MARQUIS DE MONTCALM.

Le 13 mai 1756, la frégate *la Licorne* débarquait devant Québec le marquis de Montcalm, maréchal de camp, chargé du commandement général des troupes françaises au Canada. Il amenait avec lui le brigadier de Lévis, le colonel de Bourlamagne et quelques mille soldats: c'était la dernière armée jetée sur les rivages de cette antique colonie, baptisée par Henri IV du nom de *Nouvelle-France*, à jamais célèbre dans nos fastes nationaux par les luttes qu'elle soutint avec tant d'héroïsme contre les Anglais jusqu'au jour où abandonnée de tous, écrasée par des ennemis sans nombre et sans pitié, couverte du sang et de ruines, elle vit rompre les liens qui pendant un siècle et demi avaient uni ses destinées à celles du royaume de France.

Nul n'était plus digne que le marquis de Montcalm de tenir avec bonheur, dans ces contrées lointaines, le drapeau français. Son passé répondait de ce qu'il pourrait faire dans l'avenir. Officier au régiment de Hainaut-Infanterie, puis au régiment de Flandre, enfin colonel du régiment de cavalerie de Montcalm, il avait pris une part glorieuse à la campagne d'Allemagne de 1738, et aux

guerres de la succession d'Autriche; blessé devant Plaisance en 1744, puis en 1747 à l'attaque du plateau de l'Amiellie, dans les Alpes, il avait fait ses preuves de bravoure intrépide, et montré qu'il y avait en lui, à côté du soldat insoucieux du danger, le chef capable de commander. Fidèle aux traditions qu'avaient léguées à l'armée les grands généraux du règne précédent, Montcalm était un officier lettré; d'une éducation soignée, d'une instruction solide, il ne dédaignait point de prendre la plume aux heures où son épée dormait au fourreau, et les lettres qui nous sont restées de lui sont charmantes de simplicité, de sentiment, et remarquables par ce ton de bonne société qui était le naturel apanage des hommes et des œuvres de la vieille France.

En Europe, les circonstances ne lui avaient pas permis de jouer un premier rôle; mais en Amérique il allait briller au premier rang; la fortune lui semblait sourire. Sans doute il abandonnait cette terre natale qu'on ne quitte jamais sans regrets, sa famille nombreuse, sa mère, à laquelle il écrit si souvent, mais le roi l'honorait d'une estime particulière; cette guerre difficile allait grandir l'éclat de son nom et donner à sa légitime ambition une carrière glorieuse et enviée. Dès le lendemain de sa nomination, il s'était mis à lire "avec grand plaisir l'histoire de la Nouvelle-France," demandant à tous des renseignements sur ce pays, et peut-être ne se fit-il pas longtemps illusion sur les dangers qui menaçaient la colonie et sur les ressources insuffisantes avec lesquelles il lui faudrait résister, sinon pour vaincre, au moins pour sauver l'honneur français.

Quoi qu'il en soit, à peine arrivé à Montréal, il constata que les forces de la colonie ne s'élevaient qu'à une poignée d'hommes, avec lesquels il devait lutter contre les puissantes armées anglaises, dans un pays plus vaste que la France, déjà ravagé par des expéditions continuelles, à travers des peuplades indigènes toujours prêtes à se ranger du côté du plus fort, au milieu d'embarras continuels produits par des rivalités intestines, entretenus par une administration peu consciencieuse où l'ardeur de parvenir n'avait d'égal que la passion de s'enrichir, même aux dépens des deniers publics. Ces difficultés, Montcalm les envisagea froidement, sans se laisser décourager, et, n'écoulant que la voix du devoir, il se consacra avec une activité incroyable à la défense du pays. Il courut à la frontière du Sud, du lac Ontario au lac Champlain, de Montréal à Québec, et, par la vivacité de ses attaques, força les Anglais à reculer. Le fort Ontario, puis l'importante forteresse de William-Henry sur le lac Saint-Sacrement, tombèrent en son pouvoir.

Mais ces victoires épuisaient les vainqueurs plutôt que les vaincus; la famine apparut sur la fin de l'année 1757, et "malgré la misère publique, des bals et un jeu effroyable." (Lettre du 19 février 1758.) Quand, au mois de mai suivant, un convoi de vivres, parti de Bordeaux, put entrer dans la rade de Québec, "le peuple commençait à brouter, et les subsistances du soldat étaient réduites à une demi-livre de pain, encore pour un mois." (Lettre du 2 juin.)

Pendant ce temps, sur les ordres de Pitt, le major Abercromby envahissait la colonie, par le sud, avec 60,000 hommes, et l'amiral Boscawen débarquait à l'île Royale le corps d'armée du général Amherst.

Avec 6,000 hommes de troupes régulières et quelques milices, Montcalm alla s'établir, sous le canon du fort Carillon, au milieu d'un abattis d'arbres, dans une position imprenable qui barrait la route à Abercromby. Attaqué, il infligea au général anglais une sanglante défaite, qui fut la dernière victoire de la France au Canada.

"Je ne crois pas, écrit-il à sa mère, la marquise de Saint-Véran, que jamais général ait été dans des circon-

tances aussi critiques. Dieu m'en a tiré; rendez-lui en grâces. Il me donne de la santé, quoique excédé de fatigue, de travail, de tracasseries et de misères." Sur le champ de bataille, Montcalm fit élever une grande croix au Dieu des armées qui "seul, disait-il, avait pu opérer ce succès."

La joie fut grande au camp français, et le général lui-même a pris soin de nous garder un curieux monument de cette gaieté du soldat vainqueur: "Je vous envoie, écrivait-il à sa mère, pour vous amuser, deux chansons sur le combat du 6 juillet, dont l'une est en style de poissarde de Paris. M. le curé de Vaudreuil aimera beaucoup mieux les inscriptions françaises et latines. (1)."

Cette joie dura peu, ce triomphe ne fut qu'éphémère. Ce n'était qu'un brillant rayon de soleil à travers les nombreux nuages qui s'assemblaient de toutes parts: l'orage allait éclater. Six semaines après la victoire de Carillon, le général Amherst était maître de Louisbourg; le fort de Frontenac tombait au pouvoir des Anglais, grâce à l'incapacité et à la jalousie du marquis de Vaudreuil, gouverneur civil, qui n'avait point voulu demander des secours à Montcalm, et le lac Ontario était perdu pour la France. Enfin, Vaudreuil se décida à appeler Montcalm à Montréal, mais il était trop tard.

"Notre situation est critique, et plus nous irons, plus elle le doit devenir, mais nulle inquiétude. Dieu surtout et l'honneur seront en tout événement toujours conservés de ma part... Après la prise de Frontenac que j'avais prévue, annoncée et qui était facile à éviter, on m'a appelé à Montréal: le médecin après la mort" (lettre du 16 octobre). Montcalm ne se trompait pas, la colonie était perdue; vainement fit-il une dernière fois appel à la France, vainement envoya-t-il à Versailles son aide-de-camp, Bougainville, pour demander des secours et combattre l'influence néfaste exercée par les rapports du marquis de Vaudreuil. Tout fut inutile. Que pouvait faire la France, tout entière absorbée par cette fatale guerre de sept ans qui engloutissait ses armées et ses trésors?

L'administrateur de la marine, Barrier, accueillit l'envoyé du Canada par ces mots: "Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries." "On ne dira pas du moins, répartit l'officier, que vous parlez comme un cheval." Au ministère de la guerre, le maréchal de Belle-Isle tenta de secourir la colonie agonisante, mais ce qui eût été possible l'année précédente, l'envoi d'une flotte française dans les eaux du Saint-Laurent, ne l'était plus à la fin de 1758. L'Anglais en gardait les abords et surveillait nos côtes.

Notre marine dispersée avait singulièrement dépéri; elle échoua dans ses tentatives de passage, et Bougainville ne put ramener à son général que quelques bâtiments chargés de vivres et de munitions et 400 recrues (janvier 1759).

Au mois de mai, treize vaisseaux de guerre anglais débarquèrent en face de Québec le général Wolfe et de nombreux soldats, pendant qu'au Sud deux autres armées s'emparaient de Niagara et des ruines du fort Carillon que Bourlamagne avait dû faire sauter. Bientôt Québec ne fut plus qu'un monceau de ruines; la cathédrale, 240 maisons avaient disparu dans les flammes. L'artillerie de la place ne pouvait rien contre les puissantes batteries des assiégeants.

Enfin, le 12 septembre, Wolfe, qui avait été repoussé quelques semaines auparavant, put s'établir à une demi-lieue de la ville. Montcalm sortit à sa rencontre, et, mal appuyé par Vaudreuil qui ne répondit point à ses demandes,

(1) Sur la croix, il avait placé cette inscription:

Quid dux? quid miles? quid strata ingentia ligna?
In signum! in victor! Deus hic, Deus ipse triumphat.

engagea le combat, le 13 septembre, par une attaque impétueuse qui vint se briser contre les rangs profonds des lignes anglaises ; rien ne put les rompre ; Wolfe cependant était tombé en chargeant les Français qui reculaient : " Je meurs content," ce fut sa dernière parole. Monckton, qui le remplaça, fut remporté tout sanglant du champ de bataille. Mais en ralliant ses soldats dispersés, Montcalm fut frappé d'une balle dans les reins.

Il voulut rester à cheval et pourvoir au salut de ses troupes ; puis, quand la retraite eut été assurée, quand il eut adressé un magnanime appel à la générosité du général Townsend envers son armée et les Canadiens, il retourna à Québec, soutenu par deux grenadiers, et ne souleva plus qu'à son âme ; la religion, qu'il avait toujours aimée, vint adoucir les derniers moments du héros vaincu ; le 14, à quatre heures du matin, il expira. Le 18, Québec capitulait.

Un an après, le 8 septembre 1760, malgré les efforts du chevalier de Lévis, digne lieutenant de Montcalm, les Anglais entraient à Montréal, et le Canada était perdu pour la France. Choiseul, tout puissant alors, n'avait rien fait pour le secourir, et le honteux traité de 1763 sanctionna cette séparation.

La perte de notre plus belle colonie et la mort héroïque de Montcalm firent peu de bruit en France : à Versailles où dominaient Mme de Pompadour, à Paris où régnait Voltaire, les esprits avaient d'autres préoccupations. Pendant que le corps de Wolfe était ramené triomphalement en Angleterre, les restes du général français demeuraient obscurément ensevelis dans la chapelle des Ursulines de Québec. En 1827 seulement, un obélisque de granit fut élevé dans cette ville aux deux adversaires, portant leurs noms et ces mots : *Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit.* En France, Montcalm n'a pas une statue.

Mais outre sa renommée si pure et si grande, le brave général a laissé dans ses lettres un impérissable reflet de lui-même. C'est un des charmes du livre si intéressant, mais un peu abrégé, du R. P. Sommervogel, de lire ces fragments la plupart inédits de sa correspondance. Quelle modestie ! Quel profond sentiment du devoir ! Quelle foi chrétienne dans cette âme si intrépide ! " J'ai eu dix enfants, écrit-il en 1752, il ne m'en reste que six..... Dieu veuille les conserver tous et les faire prospérer, et pour ce monde et pour l'autre. On trouvera peut-être que c'est beaucoup, et surtout quatre filles pour une fortune médiocre ; mais Dieu laissera-t-il jamais ses enfants au besoin ? Aux petits des oiseaux..."

Voilà le père ; veut-on voir le chrétien ? A peine débarqué au Canada, il écrit à sa mère de faire dire " une grand'messe pour remercier Dieu de notre bonne navigation et demander continuation du bon succès." En 1751, son régiment tient garnison à Limoges, au moment du jubilé. " Nos cavaliers y assistèrent, écrit-il. Les Pères Jésuites leur firent une retraite, dont les exercices spirituels, proportionnés à leurs besoins, n'empêchaient pas qu'on ne les exerçât quasi tous les jours, soit à pied, soit à cheval." Ces cavaliers possédaient à coup sûr les deux qualités que Joseph de Maistre demande au soldat, craindre Dieu et n'avoir pas peur du canon. Ils étaient dignes de leur chef.

Si la France a laissé dans l'ombre une de ses gloires les plus pures, le Canada a conservé vivant le souvenir de Montcalm. Le 14 septembre 1859, centième anniversaire de sa mort, les Canadiens se pressèrent en foule dans la chapelle des Ursulines de Québec, et firent sceller sur le mur un monument de marbre noir rappelant le dévouement et la mort du héros. Ils ont fait mieux encore ; ils ont conservé ses traditions de soldat français et chrétien ; ils ont versé leur sang autour de Rome pour la défense de l'Eglise ; ils l'ont versé sur les champs de France dans

nos dernières luttes. Il n'y a pas longtemps, un missionnaire visitait un hôpital des Etats-Unis : " Je suis Français, dit un malade.—De quelle partie de la France ?—Du Canada."

JULES-MARIE RICHARD.

—L'Union.

(Notice sur le livre du R. P. Sommervogel : *Comme on servait autrefois.*)

Instruction publique.

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES EN RUSSIE.

Les librairies qui publient des ouvrages destinés à l'éducation populaire sont nombreuses en Russie. La spéculation privée s'y est consacrée de toutes parts et en tire à l'ordinaire d'assez beaux bénéfices : il est vrai d'ajouter qu'en Russie, comme ailleurs, la spéculation subordonne souvent à ses intérêts courants les intérêts sacrés qui sont en jeu, et qu'il y a beaucoup à dire surtout en ce qui concerne le colportage. Naturellement on n'a pas les mêmes critiques à adresser aux sociétés philanthropiques qui prennent pour point de départ le désintéressement et, au besoin, le sacrifice ; et, c'est d'une institution de ce genre que nous voulons surtout parler : la Société pour la propagation des livres utiles, qui fonctionne depuis plusieurs années à Moscou.

Elle n'est nullement isolée, et se rattache à un mouvement général sur lequel les lecteurs du *Journal officiel* ont déjà reçu quelques renseignements sommaires (numéros des 18 décembre 1871, 8 et 15 janvier 1872).

Outre les innombrables dotations votées par les zemstvos (assemblées territoriales électives) pour la création, l'entretien et le développement des écoles primaires, et d'abord des séminaires d'instituteurs, l'initiative personnelle a pris un rôle considérable. En six ans, on a vu les donations privées en faveur de l'instruction populaire s'élever à 1,183,540 roubles (environ 4,140,000 fr.), et récemment un simple particulier, M. E. Narischkine, a donné 550,000 roubles (près de 2 millions de francs) pour la création d'un séminaire pédagogique. Dans certains districts, les premiers progrès de l'instruction populaire sont dus aux efforts opiniâtres et aux sacrifices d'un ou de plusieurs particuliers.

Il est assez remarquable que ce beau zèle des classes privilégiées en faveur des classes pauvres et ignorantes se soit développé, en Russie, précisément au lendemain de l'émancipation des serfs et de la conversion des paysans émancipés en petits propriétaires, double opération qui a ébranlé au moins pour quelques années la plupart des grandes fortunes du pays. La noblesse russe n'en avait pas moins réclamé, par des adresses unanimes, cette réforme qu'on lui proposait, à son détriment, en faveur de la prospérité et de l'avenir de la nation. La sollicitude et les sacrifices chaque jour renouvelés que l'on constate en vue de l'instruction du peuple, ne sont que la continuation de ce grand mouvement patriotique.

Ce qui nous paraît préférable encore aux actes individuels, si fréquents et si remarquables qu'ils puissent être, c'est l'action collective, qui seule assure la perpétuité et le développement régulier du bien.

La Société pour la propagation des livres utiles s'est recrutée dans la noblesse et la haute bourgeoisie de Moscou ; elle a fondé une librairie qui fournit les livres d'instruction et de lecture populaire au meilleur marché possible, et qui surtout favorise dans une large proportion les écoles et maisons d'éducation.

Ses propres éditions forment un fonds considérable. Elle s'est mise à la disposition de la société "Loisir et

travail", qui apporte un utile contingent aux bibliothèques populaires : et de plus cette librairie prend en dépôt tous les livres publiés ailleurs et qui lui paraissent vraiment utiles.

On voudra bien ne pas nous accuser de nous éloigner de notre sujet, si nous notons ici, en passant, que la maison où cette librairie s'est installée, abrite encore d'autres fondations philanthropiques et populaires : d'abord un' ouvroir avec magasin de vente, qui reçoit déjà de nombreuses commandes, et qui, outre le travail qu'il donne à faire en ville, prend en pension, moyennant une faible rétribution, un grand nombre de jeunes filles : il y a de plus deux petits restaurants-modèles, l'un fréquenté surtout par les étudiants pauvres de l'Université, qui est toute voisine ; l'autre, à meilleur marché, pour les gens du peuple.

C'est la Société pour la propagation des livres utiles qui s'est trouvée naturellement désignée, par la commission de l'Exposition philotechnique de Moscou, pour organiser le cabinet de lecture qui figure sur la place Varvaskaïa, à côté du théâtre et du gymnase populaire. Cet établissement a deux sections : le cabinet de lecture proprement dit, et une salle d'auditoire où l'on fait des lectures à ceux qui ne savent pas lire. Le prix d'entrée est de 1 copek (4 centimes). Un dépôt de livres y est annexé.

Il est des pays où l'on oserait à peine faire un appel de ce genre au public populaire ; mais sans flatter le peuple russe qui a ses défauts avec ses qualités, on peut lui reconnaître une très-vive curiosité d'apprendre et une extrême rapidité d'assimilation, auxquelles on voudrait voir se joindre un peu plus de persévérance et de ténacité studieuse.

Le dernier catalogue imprimé de la librairie populaire de Moscou, catalogue que nous avons entre les mains, mais qui a dû notablement s'enrichir, contenait la mention d'environ 460 ouvrages. 129 sont des publications particulières des membres de la "Société pour la propagation des livres utiles" ; 32 proviennent de l'association "Loisir et travail."

Un assez grand nombre de ces ouvrages sont approuvés par le Comité d'enseignement du Ministère de l'instruction publique.

La variété de cette bibliothèque populaire est indéfinie ; elle commence aux alphabets, où l'étude de la langue russe est toujours accompagnée de l'étude du slavon (la vieille langue liturgique) ; elle offre des livres de lectures graduées suivant les différents âges, et mène ensuite jusqu'aux contes de Gogol, aux fables de Kryloff, aux poèmes de Lermontoff et de Pouchkine. . .

On a le choix pour les chrestomathies ; celle de Bouslaïeff a de l'analogie avec la chrestomathie française de Vinet. Les petits livres d'historiettes abondent, cela va sans dire, mais il s'y mêle bon nombre de recueils de légendes nationales et de poèmes populaires qui confinent à l'histoire.

Celle-ci est représentée, tantôt par de courtes biographies de princes et d'hommes illustres, ou des monographies d'événements mémorables, tantôt par des ouvrages d'ensemble de premier ordre, comme ceux de M. Solevieff, par exemple, aujourd'hui recteur de l'université de Moscou, lequel est le premier des historiens de son pays et s'est préoccupé de mettre à la portée de l'enseignement primaire les résultats de ses grands travaux.

L'étendue de l'empire russe et la diversité des climats et des races qu'il renferme fournissent de nombreux chapitres, ou plutôt de nombreux manuels à la géographie nationale.

La géographie étrangère et générale, est un peu négligée, et il en est de même de l'histoire générale ; car, en dehors des livres nationaux, on ne remarque guère dans

toute cette collection que des récits de l'histoire sainte et quelques esquisses relatives à l'antiquité classique.

En revanche, tout ce qui intéresse la vie pratique et les rapports de l'homme avec la nature est abondamment et amoureusement traité.

Il y a de petits livres à 10 copecks, même à 6, à 5 copecks (20 centimes), pour expliquer à l'enfant ou au paysan, soit les phénomènes naturels qui les frappent à chaque instant et qu'ils connaissent sans se les expliquer, soit les accidents météorologiques qui importent à l'agriculture ; ou bien l'histoire des animaux domestiques ; — "comment vit la plante", — la physique, la mécanique élémentaire, — l'économie du corps humain, — ou encore diverses industries russes et d'autres d'un caractère universel. Parmi tous les livres relatifs à la vie rurale, il faut distinguer le Cours élémentaire d'agronomie, de Sokovnine, destiné spécialement aux maîtres d'écoles de village.

La médecine populaire à ses manuels, et les *Problèmes de la vie* sont commentés par M. Pigoroff, le plus renommé des chirurgiens de la Russie. A côté du code rural, voici un guide du juré, car le jury fonctionne en Russie ; et s'il n'y a pas de manuel pour les affaires municipales et communales, ce n'est pas que ce degré primaire de la vie politique fasse défaut, ce serait au contraire que tout y est réglé par des coutumes immémoriales : la commune russe est vieille comme le monde, dont elle porte aussi le nom (*mir*).

Les instituteurs ont encore à leur disposition un choix d'ouvrages sur la pédagogie générale. Ils peuvent même contrôler les idées de leurs théoriciens nationaux avec un certain nombre de systèmes étrangers qui leur sont offerts sous forme de traduction : par exemple la méthode de Pestalozzi, le livre de Channing sur la *Self-Education*, ceux de Bain et d'Owen sur l'éducation "du caractère" ; les traités de Frœbel, de Bœhme, de Combe, de Virchoff ; l'*Emile du dix-neuvième siècle*, d'Esquiro, etc.

Les nouveaux pédagogues de la Russie sont : Ouchinsky (auteur d'un *Essai sur l'homme considéré comme sujet d'éducation*, 2 gros vol.), le baron Korff (auteur d'un livre sur l'*Ecole populaire russe*, et, plus récemment, d'un article très-remarquable sur l'*Instruction obligatoire*, dans la revue *le Courrier d'Europe*) ; Bazaroff (*De l'Education des paysans*) ; Blinoff (*Des procédés d'éducation des écoles populaires*) ; Charlowsky (*De l'Education*) ; Séménoff, Vodovozoff, etc.

Il faudrait ajouter à cette liste le livre de M. Okolsky (*Du rôle de l'Etat dans l'éducation populaire*), qui vient de paraître au commencement de cette année (un fort in-80, avec cette épigraphe en français : "Le peuple qui a les meilleures écoles est le premier peuple ; s'il ne l'est pas aujourd'hui il le sera demain." — Jules Simon, l'*Ecole*.)

Les manuels et livres de lecture les plus usités par toute la Russie sont ceux d'Ouchinsky (*la Parole maternelle*) ; depuis nombre d'années, il s'en tire par an 25,000 exemplaires en moyenne, ceux de Vodovozoff, de Razine, de Paulson, de Penninsky.

Ce dernier ouvrage n'est guère qu'une chrestomathie, dont les divisions sont conçues au point de vue de la littérature plutôt que de l'avancement bien gradué des jeunes intelligences.

Dans le *Monde de Dieu*, de Razine, apparaît la préoccupation d'enrichir l'esprit de l'enfant au fur et à mesure de ses progrès comme lecteur ; c'est comme une petite encyclopédie des connaissances élémentaires, sous ces quatre rubriques : Variétés de l'univers, — Combat de l'homme avec les forces hostiles de la nature, — Combat des hommes entre eux, — Occupations paisibles.

Ceux à qui cette répartition n'agrèrait pas, s'accommoderont peut-être mieux de celle que Paulson avait adoptée pour son Manuel, toujours très répandu dans les écoles primaires : " la Vie en famille, la Vie en ville, la Vie en

la campagne, l'Organisme humain, Etude des animaux, plantes et minéraux, Tableaux de la nature, Rapports de l'homme avec Dieu, avec la Patrie."

On reconnaît aux manuels de lecture de Constantin Ouchinsky le mérite d'un tact pédagogique tout à fait rare, pour concilier cette sorte d'encyclopédie élémentaire avec la mise en train bien graduée de l'intelligence et de la parole de l'élève. L'auteur, disent les théoriciens, est parti du principe de l'identité de l'éducation *réelle* et de l'éducation *formelle*, c'est-à-dire, en termes moins techniques qu'il a partout semé dans le texte de petites estampes qui frappent et récréent l'œil de l'élève, en regard des notices, fables et historiettes qui renseignent son intelligence sur les êtres et les choses de la création.

On pourrait dire, sans doute, que cette méthode n'est pas sans précédents dans la pédagogie des nations occidentales; mais il faut bien qu'elle ait quelque rapport intime et instinctif avec le génie slave, puisqu'on le trouve déjà naïvement appliquée dans le livre de Carion Istomine, un des ancêtres de la pédagogie slave. Que lisait-on, en effet, sur le premier feuillet du livre? "... Ce vocabulaire renferme aussi les images de différents objets et des vers moraux à la louange de Dieu créateur de l'univers. Ces images ont été gravées sur bois pour l'instruction des enfants et des grandes personnes. Les enfants, contemplant avec plaisir ces dessins, apprendront en même temps les mots et leur signification dans les langues slave, allemande, latine, grecque et polonaise. L'humble archimovine Istomine, auteur de cet ouvrage, salue le lecteur et le prie d'excuser et de corriger les erreurs qu'il trouvera dans cet ouvrage. L'an 7199 de la création du monde et 1692 après la naissance du Christ, au mois de mars, et à Moscou, ville capitale."

Mais revenons à la pédagogie contemporaine. Outre ses trois manuels de lectures graduées, Ouchinsky a laissé deux "Guides raisonnés" à l'usage du maître d'école.

Aujourd'hui, on semble donner la palme au *Manuel à l'usage des instituteurs*, de M. Vodovozoff. Son manuel de lectures se recommande également par la distribution logique des matières, par le choix heureux et rationnel des éléments. Ces ouvrages ont été analysés et commentés, comparativement aux ouvrages antérieurs et rivaux, dans le *Journal du ministère de l'instruction publique*, de Saint-Petersbourg [janvier 1872]. Le comité de l'instruction primaire avait décerné à M. Vodovozoff une médaille d'or, et la Société pédagogique de Saint-Petersbourg lui a tout récemment adjugé le prix Ouchinsky.—*Journal officiel*.

AGRICULTURE.

Concours régional de Montarville.

Ce concours a eu lieu en septembre dernier. L'exhibition s'est faite sur le terrain qui avoisine le village de Longueuil et a réuni un nombre considérable d'exposants et de visiteurs. Les cadres du programme dressé à l'avance, étaient bien remplis, et la majeure partie des objets exposés était dans d'excellentes conditions.

Le département des chevaux était le plus complet et c'est lui qui, comme presque toujours d'ailleurs, attirait davantage l'attention des spectateurs. Il est reconnu depuis longtemps que le cultivateur canadien a la main très-heureuse pour l'élève des chevaux, et sait surtout choisir ses sujets parmi les types qui réunissent, à l'élégance et à la beauté des formes, des qualités plus solides et plus durables.

Un des chevaux premier prix a été vendu, sur le champ pour la somme de \$400, à MM. Harwood et Valois, de Vaudreuil, qui ont refusé quelques instants après de la revendre avec un bénéfice de \$300.

Le département des moutons, venait ensuite. Il y a, entre

quelques éleveurs, du comté de Laprairie, une louable émulation qui doit être encouragée; car, si elle est bien conduite, elle ne peut manquer de produire les meilleurs résultats. Qu'il suffise de dire que l'un des moutons exposés coûtait à son propriétaire, pour prix d'achat seulement, la somme de \$200. Ce prix paraît moins extraordinaire, si l'on considère que la première tonte seule, a donné dix-neuf livres de laine.

La race porcine avait aussi de magnifiques échantillons dont les Berkshire étaient les plus beaux et les plus nombreux.

Nous ne pouvons pas dire la même chose du département des bêtes à cornes, qui était certainement inférieur aux autres. Il y avait quelques belles pièces, mais elles étaient rares. Il est visible qu'un grand nombre d'éleveurs se trompent du tout au tout au sujet des bêtes à cornes. Ils semblent ignorer qu'il y a, dans la race bovine, des sujets qu'on élève surtout pour la production de la viande et d'autres pour la production du lait. L'alimentation est très-différente dans les deux cas; et c'est ce que l'on oublie, on peut être ce que l'on ignore trop. Une alimentation trop riche et trop abondante peut, d'une belle bête, faire un monstre, ou tout au moins détruire ses plus précieuses qualités. Si vous traitez vos vaches Ayrshire comme les Dunham, vous en ferez des animaux de boucherie, au détriment de leurs qualités de laitières. Et ici, plus encore que lorsqu'il s'agit des chevaux, il faudrait considérer non-seulement le poids, mais la forme et les qualités spéciales de la race à laquelle l'animal appartient.

Les cultivateurs, voyant que souvent, dans les concours, la chair et le poids d'une bête à cornes sont surtout couronnés, nourrissent leur animal, dès le bas âge, d'aliments riches et copieux, afin de lui donner du poids. C'est un excès contre lequel on ne saurait s'élever trop fortement.

Les grains et les produits maraîchers étaient peu nombreux mais fort bien choisis. Nous y avons vu des feuilles de tabac de trente neuf pouces de longueur, sur une largeur de vingt-neuf pouces; des épis de blé d'inde (maïs) longs d'environ dix-huit pouces. Le sucre était d'une qualité admirable.

Le département industriel était surtout remarquable par la quantité et l'excellence des ouvrages de femmes: tricots, tissus, broderies de tous les genres, de toutes les nuances, et d'un fini très-distingué.

Somme toute, l'exposition fait beaucoup d'honneur aux cultivateurs de la division, et devra, nous l'espérons, encourager l'émulation des districts voisins.

L'idée et l'organisation de ce concours sont dues à M. P. B. Benoît, député de Chambly, et à quelques amis de l'agriculture. Les résultats obtenus doivent les récompenser amplement des sacrifices qu'ils se sont imposés pour mener leur projet à bonne fin et les engager à user de leur influence pour perpétuer ces utiles expositions.

Pensées et maximes.

Veillez sur vos dépenses. Quelque soit votre revenu, si vos dépenses l'excèdent vous serez toujours pauvre. Il est moins difficile de gagner beaucoup d'argent, que de savoir le conserver.

Les menues dépenses, semblables aux souris dans une grange quand elles y sont en nombre, font de grands ravages, et un baril est bientôt vide de son contenu, lors même que le robinet n'en laisserait échapper qu'une goutte à la minute.

Etes-vous résolu d'économiser, commencez par votre bouche, car c'est une exigeante qui vous ruinera à la fin. La cruche à bière est aussi dure d'entretien.

En toutes choses tenez-vous dans les bornes prescrites par la prudence. N'étendez jamais les jambes plus loin que vos couvertures; sinon, le froid vous saisira vite. Pour vos habits choisissez des tissus chauds et durables, et non des étoffes brillantes mais qui ne durent pas.

Un fou peut gagner de l'argent, mais l'homme sensé sait seul le dépenser sagement, et il est plus facile de faire construire deux cheminées que d'en employer constamment une seule.

Si vous dépensez toujours en aveugle, il ne restera rien pour la banque d'épargnes. Soyez frugal et travaillez

rudement tandis que vous êtes jeune, si vous voulez avoir le loisir de vous reposer sur vos vieux jours.—*Moniteur Acadien.*

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction publique.

NOMINATION D'INSPECTEUR D'ÉCOLES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 15 novembre dernier, nommer le Révd. Mathew Monkhouse Fothergill inspecteur des écoles communes pour le district de Québec en remplacement du révd. R. G. Pless, décédé, chargé de l'inspection des écoles communes de la cité de Québec et de la paroisse de St. Columban de Sillery dans le comté de Québec.

NOMINATIONS DE MEMBRES DES BUREAUX D'EXAMINATEURS DES TROIS-RIVIÈRES ET DE SHERBROOKE.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 23 du courant, nommer le Révd. Alphège Godin et le Révd. John Foster membres du Bureau des examinateurs des Trois-Rivières chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, le premier, en remplacement du Révd. C. O. Caron, démissionnaire, et le second, en remplacement du Révd. John Torrance, décédé.

Aussi M. Frédéric C. Emerson M. A. membre du bureau des examinateurs de Sherbrooke, avec mêmes pouvoirs et attributs, en remplacement du Révd. C. A. Tanner, démissionnaire

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 30 du courant, nommer membres du bureau des examinateurs protestants de Richmond, chargé de conférer des diplômes aux aspirants ou aspirantes à l'enseignement, professant cette croyance, les personnes dont les noms suivent, savoir :

Le Révd. James McCaul en remplacement de M. Thomas Mackie, absent, et le Révd. John McKay en remplacement de l'Hon. Lord Aylmer, démissionnaire.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu par ordre en conseil en date du 27 du courant, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles.

Comté de Chicoutimi—Ouatichouan—M. Léandre Girard continué dans sa charge, MM. Paschal Dumais et Hector Lavioie en remplacement de Sabin Gagnon et de Job Bilodeau.

Comté de Gaspé—Cap Désespoir—Le Révd. Fabien McDonell en remplacement du Révd. Pierre Saucier.

Comté de Gaspé—Cap des Rosiers—MM. Joseph Lebel et John Aubin Whalen en remplacement de MM. Nicolas O'Connor et Henry Bond.

Comté de Gaspé—La Magdaleine—MM. Edouard Vachon, Réhal Blanchette, René Richard, Romain Dubé et Joseph Fournier.

Comté de Gaspé—Percé—Le Révd. John Jos. Monge en remplacement du Révd. M. Thivierge.

Comté de Gaspé—Rivière-à-Murthe—MM. Thomas Gagnon, Paul Gagnon, Tancrède Gazo, Napoléon Gazo et Noël Lefrançois.

Comté de Saguenay—Île d'Anticosti—MM. Louis Malouin, Joseph Béliveau, Jacques Roy, Jacques Boudreau et Joseph Boudreau.

Comté de Lotbinière—St. Séverin—confirmer la nomination de commissaires déjà faite par ordre en conseil en date du onze septembre dernier ; laquelle était prématurée.

ÉRECTIONS DE DIVERSES MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant Gouverneur a bien voulu, par ordre en conseil en date du 27 du courant, faire les érections suivantes de municipalités scolaires, savoir :

Comté de Saguenay—La partie de l'Île d'Anticosti comprise dans les limites suivantes, sous le nom d'Anticosti, savoir : Tout le littoral compris entre le phare de la Pointe-ouest de l'Île, et la Baie des Anglais, inclusivement, sur une profondeur d'un mille.

Comté de Lotbinière—St. Séverin, avec les limites suivantes, savoir : borné vers le sud-est, partie par la ligne qui sépare la seigneurie de Linière de celle de Fleury, depuis le rang St. Jacques, jusqu'au canton de Broughton, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Joseph Lacroix, de celle du sieur Bénédi Paré, dans le premier rang du dit canton, la terre de George Henry Pozer, écuyer, de celle du Sieur Roger Vachon, dans le second rang du même canton, la terre du Sieur John Cryan de celle du Sieur Ferdinand Laplante, dans le troisième rang du même canton, le lot No. 5 du lot No. 6, dans le quatrième rang du même canton ; vers le sud-ouest, partie par la ligne qui sépare le dit quatrième rang du cinquième, même canton, et partie par la ligne qui sépare le rang Ste. Catherine des rangs St. Thomas et Ste. Marguerite, dans la seigneurie de Beauvillage, depuis le dit canton de Broughton, jusqu'à la ligne qui sépare la terre du sieur Patrick McShea de celle du sieur Thomas Stephenson, dans le dit rang Ste. Marguerite ; vers le nord-ouest partie par la ligne qui sépare le rang dit l'Espérance, ou Fernanagh du rang dit l'Égypte ou Killarny, dans la même seigneurie de Beauvillage ; partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Augustin Couture de celle de sieur Michel Marcoux, dans le rang St. André de la seigneurie de Linière, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Louis Lefebvre de celle du sieur Auguste Couture, dans le rang Ste. Anne de la dite seigneurie, partie par la ligne qui sépare la terre du sieur Jean Bte. Labbé, de celle du sieur William Boyce, dans le rang St. Olivier, même seigneurie ; vers le nord-est, par la ligne qui sépare le dit rang St. Olivier du dit rang St. Jacques, même seigneurie, formant une étendue d'environ six milles de front sur environ quatre milles de profondeur.

ERRATUM.—Une erreur s'étant glissée dans la rédaction de l'avis suivant publié dans le numéro de juin dernier, nous l'insérons de nouveau, en rétablissant le texte tel que le porte l'ordre en conseil, à la date du 27 juin 1872 :

St. Jean, Co. Séparer l'arrondissement No. 1 de St. Jean, comté de ce nom, du resto de la municipalité, et l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de "Municipalité de la ville de St. Jean" ; bornée comme suit, savoir : à l'est par la rivière Richelieu, au nord par les limites nord de la paroisse de St. Jean ; à l'ouest, par la ligne de division entre la concession Richelieu et la concession Grand Bornier ; au sud, par la ligne sud de la propriété de sieur Charles Langlois, dans le Haut Richelieu, comprenant la ville de St. Jean et les parties rurales de la paroisse connues comme Bas Richelieu et Haut Richelieu, jusqu'à la dite ligne sud de la propriété du dit Charles Langlois, cette propriété inclusivement.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR L'ÉCOLE NORMALE MCGILL.

ACADÉMIE, MM. Charles A. Humphrey, Joseph Nickel et Mlles. Josephine E. Smith et Ottillio Fuhrer.

ÉCOLE MOYENNE, Mlles. Agnès E. Cameron, Wilhelmina Fraser, Frances Martin, Edith Dalgleish, Margaret Henderson, Agnes Hunton, Elizabeth Wadleigh, Alice Charlton, Eliza Cleary, Mary Ann Fairweather, Anna Rae, Elizabeth Cunningham, Mary Jane Rodger, Jane Seroggie, Mary Jane Taylor et MM. Robert Weir, David M. Gilmore et England Baxter.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, Mlles. Margaret Clark, Martha E. Richardson, Mary Muir, Alma Jubb, Mary Laura Ferguson, Jane McTearry, Susan Rodger, Isabella Reid, Annabella Ure, Catherine J. Stephen, Christina Crichton, Emily Gaillard, Harriet McGarry, Fanny M. C. Boncher, Emma Charlton, Zelinda Cross, Annie Gannon, Margaret Fraser, Mary Atkinson, Jane McNab, Mary McLean, Margaret C. Ferguson, Barbara Gardner, Elizabeth Henry, Julia Neill, Sarah Nightingale, Ellen Anderson, Annie Sarachon, Victoria Trigg, Joanna Gorman, Hannah Engelke, Elizabeth Fraser, Isabella Henry, Ada Kirkman, Annie O'Grady, Mary Ann Allan, Amelia Groom, Jane McNaughton, Nancy Stewart et MM. Jessie Jamieson, Abner Kuehland, Jessie Campbell, Edouard Corin, Robert Vanier, Zuloe Lefebvre et Elliot Henderson.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DES TROIS-RIVIÈRES.

ÉCOLE MODÈLE, 1ère Classe Marie Sévérine Bourk (F et A); (F) Mlles. M. Léonide Claire Bourbeau, Marie Pamela Béliveau, Marie Alvina Fontaine, M. Julie Joséphine Guillemette, M. Reine Elisabeth Jutras, Marie Sérénie Mathiot, Marie-Louise Poisson, Marie Emma Pratte et Marie Eugénie Rochette, Anne Cormier.

ÉCOLE MODÈLE, 2de Classe (F) Mlles. Marie Carufel, et Marie Agnès Dubuc, (F et A).

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère Classe (F) Mlles. Marie Elizabeth Adélaïde Bergeron, Marie Denyse Briens, Julienne Côté, Marie Salomé Cormier, Marie Sévérine Elodie Désilets, M. Marguerite Genest, Marie-Louise Gingras, Amabilis Giguère, Marie Hamel, Marie-Thérèse Lemire, Marie Leblanc, Marie-Emilie Moreau, Marie-Salomée Massé, Marie-Azilda Pellerin, Marie Pinard, Marie-Virginie Richard, Marie-Eutychienne Saint-Clair, Marie-Stéphanie Tourigny et Marie-Annabela Verville, et M. Gilles Pinard.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de Classe (F) Mlles. Rosalie Bourgeois, Ludvine Dargis, M. Athémise Lacourse, Emélie Proteau et Adèle Thifteau.
7 Mai 1872.

ÉCOLE MODÈLE, 2de classe (F & A) Mlle. M. Azilda Brown.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Marie Marchand et Elisabeth Rheau.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. M. Apolline Cormier, M. Arline Côté, Emilie Germain, M. Célerine Laroche, M. Adèle Lamy, Marie Massé et M. Lumina Veilleux.
6 août 1872.

ÉCOLE MODÈLE, 1ère classe (F & A) Mlle. Olive Sédilie Allard, Mlles. Marie Elisa Laperrière et Marie Julie Triganne (F).

ÉCOLE MODÈLE, 2de classe, (A) Mlle. Marie Julie Triganne.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. M. Céline alias Célerine Boucher, Bibiane de Richmond, Julie Dionne, Parmélie Goudreau, Marie Henriette Lefebvre, M. Parmélie Prince et M. Hélène Terrien.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Marie Cléopée Lafèche.
5 novembre 1872.

J. M. DESILETS,
Secrétaire.

BUREAU DE CHICOUTIMI.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlle. Marie-Louise Emilie Savard.
5 novembre 1872.

Ths. Z. CLOUTIER,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

ÉCOLE MODÈLE, 1ère classe (A) M. Thomas Chalmers McEdward.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) Mlles. Margaret McDonald, Emily McLachlan, Jane Ryan et M. C. A. Porteous.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (A) Mlles. Mary Boyes, Sylvina Chitton et Emma A. Page.
5 novembre 1872.

T. A. GIBSON,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

ÉCOLE MODÈLE, 1ère classe (A) MM. George E. Armstrong, Hugh Hamilton et Mlle. Annie Jane Young.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) M. Chambers Young.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (A) Mlles. Lizzie Barlow, Emma A. Chapman et Lucy Picard.
5 novembre 1872.

S. A. HERD,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURG.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) M. Cedric L. Cotton, Mlles. Nancy Clark, Maggie Clark et Myra. L. Harvey.
ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (A) MM. Edwin D. Smith,

Sherman A. Sweet, Mlles. Charlotte Clark, Jennie P. Perry et Sarah Ann Stevens.
5 novembre 1872.

Wm. Gibson,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) Mlle. M. Marie Gendron et Marie R. A. Lamothé (F).
5 novembre 1872.

J. F. LÉONARD,
Secrétaire.

BUREAU D'OTTAWA.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlle. Victorine Danis, Mlles. Mary L. Fulford et Mary Boharty (A), Mlle. Emma LeBelle (F & A).

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlle. Adolphine Champagne et Kate Laurin (F & A).
5 Novembre, 1872.

JOHN R. WOODS,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

ÉCOLE MODÈLE, 1ère classe (F) M. Narcisse Blanchard et Mlle. Aglaé Hamilton.

ÉCOLE MODÈLE, 2de classe (F) M. Timothée-Pierre Sabourin, Mlles. Marie Louise Boek et Marguerite Paré.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (F) Mlles. Marie Dina Barry, Marie Louise Bélisle, Rosalie Chagnon, Elodie Cloutier, Elizabeth Granger, Marie Emma Janel, Elmire Philomène Lavigneur, Pamela Richard et Marie Louise Sarrasin. M. Auguste Gay et Mlle. Rose Anna Donahoe (F et A).

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 2de classe (F) Mlles. Elizabeth Archambault, Marguerite Daigneault, Stéphanie Ethier, Anatolie Lalanne, Exérine Langlois, Marie Dorilla Pelletier, Sarah Sanche, Marguerite Martin et Mlle. Hermeline Geoffroy (F et A).
5 Novembre, 1872.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, 1ère classe (A) Mlles. Anna E. Auringer, Mary M. Curtis et Alice M. Leet.
5 Novembre, 1872.

C. F. CLEVELAND,
Secrétaire.

COLLÈGE BOGAUD.

Avis, a été reçu, au Ministère de l'Instruction publique, que ce collège a changé son nom en celui de COLLÈGE BOURNET.

CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1o. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2o. Chacun de ces livres devra contenir, le premier, environ cent-cinquante (150) pages; le deuxième et le troisième environ deux-cent-cinquante (250) pages; le quatrième et le cinquième, environ trois-cents (300) pages; les trois premiers devront être de format in-18, et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3o. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux;

des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture spécialement appropriée aux besoins du pays; et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

40. Les autres conditions du concours sont comme suit :

1.—Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire du Conseil de l'instruction publique, avant le 1er Septembre 1872.

2.—Après que le Conseil, sur la recommandation du comité catholique romain, aura approuvé la série de livres qui aura été déclarée la meilleure par les juges, il en prendra le droit de propriété littéraire d'après la loi et en concédera l'usage à l'auteur ou aux auteurs pour l'espace de cinq années.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

N. 4.—Par une résolution passée le 6 septembre 1872, le conseil de l'instruction publique a étendu le délai pour la publication de cette série, jusqu'au 1er mai 1873.

L. GIARD,
Secrétaire-archiviste.

Instituteur demande.

Mr. C. Dufresne, du collège Montmagay, St. Thomas, aurait besoin pour l'année prochaine d'un collaborateur dans son pensionnat.

Un instituteur non marié et sachant l'anglais passablement devra seul se présenter. Un diplôme élémentaire ou autre est exigé avec de bonnes recommandations.

S'adresser à M. Dufresne lui-même.
18 novembre 1872.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUÉBEC, PROVINCE DE QUÉBEC, DÉC., 1872.

Ecole à Anticosti.

Une certaine partie de l'île d'Anticosti, comme sous le nom de Baie des Anglais, vers la pointe Ouest, vient d'être érigée en municipalité scolaire. Un corps de commissaires a été nommé et une école, sous la direction de Madame Gagnon, y est en opération depuis au-delà d'un an. Cette école qui reçoit une subvention du gouvernement était fréquentée l'année dernière par douze ou quinze enfants dont les progrès sensibles ont excité une véritable émulation chez ceux qui n'avaient pas encore pu ou voulu profiter de cet avantage; au point que, pour cette année, l'institutrice espère voir sa classe portée à vingt cinq ou trente élèves.

L'île d'Anticosti a environ 4,000 milles carrés en superficie, et offre peu de ressources pour la culture ordinaire. Les grains n'y mûrissent pas et les légumes seuls y sont d'un assez bon rapport. Les quelques familles qui habitent l'île vivent principalement de pêche et de chasse; on conçoit facilement qu'ils n'y font point fortune. Ils ont, cependant, fait preuve de la meilleure volonté et se sont montrés prêts à faire les plus sérieux sacrifices pour l'établissement et le soutien de cette école. Ce résultat est presque entièrement dû aux efforts et à la sollicitude du révérend M. Bouneau, qui est chargé de visiter cette mission.

Revue mensuelle.

L'hiver a décidément complété son installation sur nos terres et devient notre compagnon de tous les jours pour six mois consécutifs. Nous l'avons rarement vu s'établir avec autant de

sans-façon que cette année et enjamber plus prestement par-dessus les formes. Pourvu qu'il y mette le même empressement, lorsqu'il s'agira de partir, nous lui pardonnerons volontiers son sans-gêne au moment.

La saison s'est annoncée presque partout avec la même brusquerie; et, chez nos voisins des Etats-Unis, comme ici d'ailleurs, la transition a été tellement rapide que les vaisseaux faisant le service sur les rivières ont été surpris par les glaces avant de pouvoir se rendre à leurs quartiers d'hiver. Cette rigueur subite avait un caractère effrayant, après l'épouvantable incendie dont la ville de Boston vient d'être victime. Il y a quelque chose de terrible dans ce contraste de l'immense et dévorant brasier de la ville, avec la nudité et les glaces du lendemain. Nous exprimions nos appréhensions à ce sujet dans notre dernière revue. Heureusement qu'elles ont été, en grande partie, sans fondement. Les pertes, d'abord, n'ont pas été aussi étendues qu'on l'avait cru, et la ville de Boston a supporté ce choc avec un courage et un esprit philosophique tout admirables. Dès le lendemain du désastre, des comités se sont formés dans tous les états voisins pour exprimer leurs sympathies et recueillir des souscriptions. La ville éprouvée a reçu avec gratitude et émotion les marques de condoléance, mais elle a refusé les secours en argent. "Les pertes, dit un journal de l'endroit, ne s'élevant qu'à environ cinquante millions et nous connaissons plusieurs de nos maisons de commerce qui pourraient fournir cette somme avec leur seul *chèque*. Nous constatons avec reconnaissance l'empressement et le bon vouloir de nos compatriotes et même des étrangers; mais nous les prions, pour le moment, de suspendre leurs souscriptions. Dans l'espoir que nous pourrions nous relever tout seuls."

Cette réponse a un caractère des temps antiques qui n'est pas sans charme. Si, encore, Boston s'était montré avare de ses deniers quand il s'est agi de secourir le malheur d'autrui, on pourrait supposer que son refus provient d'un sentiment de fierté mal placée. Mais, bien au contraire, il a souscrit largement au fonds des incendiés de Chicago; et l'on sait que le prix de vertu qui vient d'être accordé, en France au Frères de la doctrine chrétienne, est le produit de la vente d'une partie de hardes et effets expédiés par Boston pour les blessés français, et que l'investissement de Paris avait empêchés d'arriver à leur destination. Avec de semblables dispositions Boston ne peut pas manquer de se relever, et, avant un an, probablement, toute trace de ce grand incendie aura complètement disparu. Les autorités se promettent bien, dans les nouvelles constructions, de bannir l'emploi sans discrétion de matériaux combustibles. Car il importe peu que les murs soient en pierre ou en brique et que le toit soit couvert en gravelage, si les cadres des ouvertures, les innombrables sculptures de la façade, les saillies et les galeries, sont en bois. Il est établi que cette prodigalité de matériaux combustibles, dans les ornements extérieurs, a été pour beaucoup dans les causes qui ont concouru à l'étendue du désastre.

A ce propos, les journaux américains mentionnent une singulière lettre qui vient d'être publiée sous la signature de "Chimiste". Ce correspondant, qui se dit bien informé, prétend que le feu de Boston n'est pas le résultat du hasard et n'est pas dû à un accident. "Nous sommes organisés, dit-il, et nous avons entre les mains des agents d'une terrible puissance; une seule des balles explosibles que nous possédons peut réduire en cendres tout un quartier. Nous avons travaillé, nous avons interrogé la science, et la science nous a répondu en mettant à notre disposition des moyens de destruction destinés à jeter dans l'ombre les terreurs de la commune. Boston en a eu l'essai. Gare à New-York, maintenant, si le capital continue à opprimer, à pressurer le travail!" Le grand mot est lâché. Travail et capital! Avec cela on peut aller loin et quand un correspondant le prend sur ce ton, il n'y a pas de raisons communes pour que cela fluisse. Il est évident que si le Capital de New-York ne consent pas à descendre un peu de son carrosse pour permettre au Travail de faire, à son tour, caracolier ses équipages dans le Parc central, on peut s'attendre à une rosée de balles explosibles avant peu. Et voilà à quelles catastrophes peuvent conduire les idées malsaines que l'on laisse s'infiltrer dans la société!

Le message du Président Grant ne s'est pas fait longtemps attendre et il y a déjà quelques semaines que toute la presse l'a reproduit. Ce message est une excellente histoire du passé, mais on ne peut pas lui reprocher de vouloir sonder trop les mystères de l'avenir; il est même un peu trop discret sur ce point; ce qui indique plutôt une politique craintive et vaillante que des principes fermes et arrêtés. Le seul pas qu'il risque vers le

futur a trait aux réformes à opérer dans le service civil et à la manière plus équitable de nommer les candidats aux différents emplois. Il y a aussi un mot pour l'exposition de Vienne, et le président soumet le projet d'y envoyer deux représentants du gouvernement américain. Le reste du message se rapporte aux questions ordinaires. Il félicite, avec raison, son pays des succès qu'il a remportés dans les deux arbitrages au sujet de l'Alabama et de l'île San Juan. Il dit un mot des pêcheries, de la délimitation des frontières entre le territoire nouvellement acquis de la Russie et les possessions britanniques. Il trouve moyen, entre des menaces à Cuba et un avertissement paternel à la Vénézuéla, de glisser l'éloge de Juárez à côté de celui de son successeur, don Lerdo de Tejada.

Toute la presse adverse a critiqué vertement ce message qui le méritait bien un peu. Au reste, la plus grande vérité que l'on puisse dire, c'est que, ce message eût-il été irréprochable, il n'aurait pas manqué d'être violemment attaqué : de même que, si médiocre qu'il pût être, il se serait toujours trouvé quelqu'un pour en faire un pompeux éloge. Nous oublions cependant un point du message qui indique certainement un grand esprit de patriotisme bien entendu. On sait que le gouvernement des Etats-Unis a toujours pris des mesures efficaces pour secourir ses marins à l'étranger. L'octroi affecté à cet objet sera considérablement augmenté et, dorénavant, les mesures de protection s'étendront à tous les citoyens américains indistinctement, qu'ils appartiennent à la marine ou autrement.

Le conflit regrettable qui existait à la Nouvelle-Orléans entre deux partis dont chacun prétendait avoir le même droit au pouvoir, vient de disparaître, grâce à l'intervention de la force militaire, par la chute de l'un des partis. Il n'est pas impossible cependant que les hostilités reprennent avant peu, c'est-à-dire quand les ba-onnettes auront disparu.

Au grand étonnement de tout le monde, le Mexique paraît entrer dans les voies de la pacification. Lerdo de Tejada a été nommé président à la presque unanimité des voix, et Porfirio a fait sa soumission, avec Trévinio. Ils ont été tous réintégrés dans leurs grades et promettent d'être sages à l'avenir. Pendant que les choses se calment d'un côté de l'océan, elles continuent à se brouiller en Europe, où l'état des affaires est loin d'être rassurant.

L'Espagne vit sur un volcan qui peut d'un jour à l'autre éclater et qui, de fait présente, à chaque instant, les symptômes les plus menaçants.

L'Italie n'a peut-être pas, dans Victor-Emmanuel, le modèle des souverains ; elle s'en aperçoit et se sent mal à l'aise. Elle craint d'avancer et a honte de reculer. Cette indécision est mise à profit par les fauteurs de désordre qui pullulent dans chaque ville et qui compromettent tout. Pendant ce temps, une partie du royaume est ravagée par un ennemi presque aussi terrible que les guerres et les séditions : l'inondation. Le débordement de l'Arno et du Pô ont déjà causé des dommages incalculables ; dans une grande portion de territoire, toutes les moissons et bestiaux sont perdus, les bâtisses renversées, et 22,000 personnes se trouvent sans ressources et sans abri. Un grand nombre ont malheureusement trouvé la mort sous le flot envahisseur.

En France, la situation est considérablement tendue, et l'Assemblée vient de subir une crise sur les effets de laquelle on ne semble pas encore parfaitement rassuré. Les partis paraissent entreprendre une lutte décisive. Nous ne savons pas lequel réussira, et qui restera maître du champ de bataille. Tout ce que nous savons, c'est que cette lutte intempestive sur le toit d'un édifice qui brûle, ce conflit mesquin de personnalités, quand la seule occupation devrait être de laver la tache et de libérer le territoire, ont quelque chose de stupéfiant.

Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit : il n'y a que Thiers ou le retour de Napoléon III qui puisse sauver la France.

Il nous fait plaisir d'enregistrer la nouvelle de la nomination prochaine du duc d'Aumale à l'Académie française à la place du comte de Montalembert. Le duc d'Aumale, est un penseur et un écrivain distingué ; et un seul des travaux importants qu'il a publiés, suffirait pour lui donner un droit incontestable au fauteuil vacant.

M. Charles Gounod, vient de dénoncer, dans le "Times" de Londres, un fait qui mérite une sérieuse attention, d'autant plus qu'il n'est pas circonscrit à une seule branche des arts. M. Gounod se plaint d'un délit commercial qui consiste à exploiter des contrefaçons des auteurs en vogue, en vendant de misérables compositions sous leur signature. Il y a là un grave abus, aussi préjudiciable au public qu'au compositeur lui-même. M. Gounod déclare avoir, entre les mains, plus de soixante

morceaux de musique publiés par plusieurs grands éditeurs de Londres, comme étant des œuvres de sa composition et qui ne sont que de plates caricatures dans lesquelles sa musique est absolument calomniée, dégradée et parfois méconnaissable. On conçoit que ce commerce illicite enrichisse promptement les marchands, mais il ruine les auteurs aussi vite, en argent comme en réputation. M. Gounod s'élève avec raison contre ses falsifications et suggère les moyens de les faire disparaître. Le travail serait difficile, mais l'importance des résultats mérite qu'on l'entreprenne.

Notre bulletin nécrologique, pour ce mois, se borne heureusement à deux noms, pris en dehors du pays.

Nous enregistrons, cependant, avec regret la mort de Horace Greeley, arrivée le 29 novembre dernier. Nous empruntons au *Courrier des Etats-Unis*, les détails biographiques suivants sur cet homme remarquable :

Il est né à Amherst, dans le New-Hampshire, le 3 février 1811. Son père, Zacheus Greeley, était fermier, et tous ses neveux, autant qu'il s'en souvienne, étaient fermiers. Il eût été dommage qu'il ne fût pas fermier lui-même, et l'on sait que, tout en suivant la carrière peu champêtre de la politique, il n'a pas néanmoins manqué à sa vocation.

En 1826, il avait quinze ans à peine, et entra comme apprenti dans l'imprimerie du *Northern Spectator*, journal hebdomadaire du comté de Rutland, dans le Vermont. Mais en 1830 le *Spectator* cessa sa publication, et Horace travailla comme ouvrier compositeur à Jamestown, à Lodi, dans l'Etat de New-York puis à Erie, en Pennsylvanie. Déjà à cette époque il avait acquis des connaissances si étendues et si solides dans certaines branches de politique militante, que son opinion en ces matières faisait autorité.

En 1831, Horace Greeley vint à New-York, le but de son ambition, et se mit immédiatement à l'ouvrage. Il travailla comme ouvrier dans divers ateliers ; puis, en 1833, ayant pris l'air de la place, il songea à se mettre à son compte ; il entra en association avec M. Francis Story, et fut chargé de l'impression du *Morning Post*, le premier journal à un sou publié à New-York. Malheureusement cette bonne fortune ne fut pas de longue durée, le *Morning Post* tomba en déconfiture trois semaines après, et la maison Greeley et Story elle-même entra en liquidation quelques mois plus tard.

Nous passons rapidement les années qui suivirent, et qui virent successivement M. Greeley rédacteur du *New Yorker*, journal hebdomadaire, du *Daily Whig*, du *Jefferson*, du *Log Cabin*, etc., et nous arrivons en 1841, où fut créée la *Tribune*, qu'il n'a plus quittée jusqu'à présent, à qui il doit sa fortune matérielle et sa fortune politique.

On sait que M. Greeley a été le candidat malheureux, dans les dernières élections présidentielles des Etats-Unis, et cet échec, joint à la douleur que lui avait causé la perte de sa femme, quelques semaines auparavant, n'a pas peu contribué à amener sa mort, en portant un coup sérieux à l'équilibre de ses facultés mentales. Horace Greeley n'était âgé que de 61 ans.

Nous aurions dû, aussi, mentionner, en son lieu, le décès de la princesse Anne-Théodora-Augusta-Charlotte-Wilhelmine, princesse douairière de Hohenlohe-Langenbourg, arrivé à Baden-Baden, le 23 septembre dernier. La princesse douairière était née le 7 décembre 1807, et était donc âgée de près de 65 ans. Elle était fille de la princesse de Saxe-Cobourg, plus tard duchesse de Kent, et était, conséquemment, sœur utérine de S. M. la reine Victoria.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—RAPPORT du Surintendant des écoles du Nouveau-Brunswick pour l'année 1871. Ce rapport, de 50 pages, grand format, avec l'appendice, contient un grand nombre de détails intéressants, et des statistiques précieuses sur l'instruction publique.

—RAPPORT des commissaires d'écoles protestantes de la cité de Montréal de 1847 à 1871. 94 pages, grand format, avec appendice ; imprimé aux ateliers de la Gazette.

—BARNARD ED. *L'Agriculture au point de vue de l'émigration*. Montréal, des presses de la *Minerve* ; 8 pages grand format. Ces huit pages contiennent la conférence que M. Barnard a lue devant l'Union catholique de Montréal, le 27 octobre 1872. Son seul titre, à part le talent de l'auteur, la recommande aux lecteurs sérieux, et principalement à ceux qui s'occupent de ces questions vitales de l'agriculture et de l'émigration.

—ALMANACH agricole, commercial et historique, de J. B. Rolland et fils, pour l'année 1873, brochure in-12 de 64 pages, prix 5 centes.

—CALENDRIER de la Puissance du Canada pour l'année 1873, avec la liste complète du Clergé de la Puissance. 1 feuille; prix 5 centims.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Le Collège asiatique à Naples.—De Naples, on manda à la Nouvelle Presse libre (de Vienne) que le collège chinois existant en cette ville, a subi des modifications essentielles. Il devient un collège asiatique, et promet d'être à l'avenir un séminaire très-important, dans le sens le plus large du mot, pour l'étude des langues orientales; outre l'histoire, la géographie, les mathématiques, le français et l'anglais, on y enseignera désormais le chinois, l'arabe, le turc, le persan et l'hindoustani. Le mérite de cette réforme revient au ministre de l'instruction publique, aidé par le sénateur comte Miniscalchi Erizzo, bien connu par son goût pour les langues sémitiques. Ce philologue distingué a le poste de conservateur du nouveau collège. Il y a introduit déjà des améliorations notables, d'autres sont en préparation qui permettront de mettre l'établissement sur un pied entièrement conforme à sa destination nouvelle, laquelle consiste à former des jeunes gens pour la carrière commerciale ou consulaire.

BULLETIN DE L'ARCHÉOLOGIE.

Une découverte archéologique intéressante vient d'être faite à Léry, dit le Courrier de l' Eure. Le sol de cette commune a déjà fourni un grand nombre de vestiges d'antiquité, et toutes ces trouvailles excitent l'intérêt des savants qui connaissent l'importance de Léry, aux époques romaine, mérovingienne et carlovingienne.

La plaine de Léry consiste en terrains d'alluvion au fond de la vallée de la Seine. C'est dans une partie plus haute de cette plaine, partie qui n'est jamais recouverte par les grandes eaux, que l'on fait surtout ces découvertes. Quand on perce des trous dans cette partie plus haute, il est très-rare que l'on n'y rencontre pas d'anciennes maçonneries, et c'est dans cette région que l'on a rencontré à diverses reprises des objets d'antiquité très-remarquables.

Mercredi dernier, M. Patrice Nouvel, propriétaire à Léry, en faisant des tranchées pour planter des asperges, a trouvé plusieurs urnes renfermant des ossements humains. L'une d'elles, plus grande que les autres et mesurant 60 centimètres de longueur, renfermait, outre des ossements, une autre urne de 30 centimètres de haut complètement remplie de débris d'os. Cette grande urne extérieure est en terre cuite de couleur rouge, et celle contenue à l'intérieur est en grès; sur la surface de ce vase de grès, il existe encore une décoration peinte remarquable. A côté de la grande urne en terre rouge, on a trouvé un sabre en fer avec son fourreau, mais en partie rongés par la rouille. La lame de cette arme antique mesure 1 mètre de longueur sur 6 centimètres de largeur.

Quatre autres petites urnes en grès, de 30 centimètres de hauteur, et en forme de bûire, comme celle trouvée à l'intérieur de la grande urne, sont également partie de cette curieuse découverte et renferment aussi des ossements.

Il est probable que cette sépulture antique ira enrichir à Rouen le musée départemental d'antiquités de la Seine-Inférieure, aujourd'hui l'un des plus considérables musées qui existent en France, et que les antiquaires rouennais seront ainsi mis à même de faire connaître l'époque à laquelle remontent ces tombeaux. —Journal officiel.

BULLETIN DES SCIENCES.

—Tremblement de terre en Suède.—Voici, d'après la Gazette de Cologne, quelques détails sur le tremblement de terre qui a eu lieu en Suède.

Ce tremblement de terre, qui n'a pas été sans importance et qui était accompagné d'un bruit souterrain assez retentissant, s'est produit, paraît-il, par un temps clair, non-seulement à Westoras, au nord du lac Molar, mais aussi à Eskilstuna, et plus fort aux environs immédiats de ces deux villes. En quelques endroits, à Westoras, où le tremblement de terre semblait se diriger de l'est à l'ouest, la secousse a été si vive que les portes se sont ouvertes violemment, les meubles ont été rejetés en arrière, les lustres se sont mis en branle.

De Kjuna, à un mille à l'est d'Eskilstuna, on manda que dehors il semblait que la terre vacillât sous les pieds et dans les maisons, que le bâtiment marchât sur des roulettes. En même

temps, on entendit un bruit éclatant qui fit trembler les fenêtres. Le ciel était serein dans sa partie supérieure; mais au sud, l'horizon était chargé de nuages.

Le tremblement de terre ne s'est annoncé par aucun signe précurseur, et il semblait diminuer de violence à mesure qu'il s'éloignait vers le nord.

Au bout de cinq ou six minutes, tout était fini; mais l'effroi était général: on aurait cru qu'une poudreière venait de sauter. (Courrier des Etats-Unis.)

BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

—Le cuirassier Fuchs.—Nous lisons dans le Français:

Je voudrais signaler un acte d'héroïsme obscur qui me paraît digne d'être mis en lumière. Je viens de passer une heure avec quatre de ces prisonniers français qui ont été rendus à la liberté au commencement de ce mois. Ces pauvres gens, raconte un rédacteur du Temps, étaient devant moi comme une vivante image de tous les malheurs et de tous les désastres de la guerre, Cazenave, zouave au 1er régiment, et Pignat, soldat au 5e de ligne, avaient été faits prisonniers à Sédan.

Fuchs, cuirassier au 7e régiment, avait été fait prisonnier à Metz.

Pâté, soldat au 1er régiment des tirailleurs indigènes, avait reçu trois blessures, le 11 octobre, dans le faubourg Bannier, au combat d'Orléans. Il avait été recueilli dans une ambulance de la ville et fait prisonnier par les Bavares dans cette ambulance.

Tous les quatre portaient les uniformes de leurs régiments: zouaves, turcos, ligne et cuirassiers..... de vieux habits usés, rapiécés, raccommodés, délabrés qui avaient vu Reischaffen, Gravelotte et Sélan. Le commandant de la forteresse de Stettin leur avait fait rendre leurs uniformes français, le samedi soir 9 mars, en leur apprenant qu'ils venaient d'être graciés et qu'ils allaient rentrer en France. On n'avait pas retrouvé le pantalon rouge de Pignat et il était revenu avec un pantalon prussien. Il avait encore ce pantalon, un pantalon de gros drap noir et tout usé, sous sa vieille capote grise de la ligne.

Pendant que je causais avec eux, Pâté, le tirailleur, le blessé d'Orléans, me dit:

—Il y a déjà trois mois que Fuchs serait libre s'il avait voulu.

Fuchs était le cuirassier, un grand garçon d'une trentaine d'années.

—Ce n'est pas la peine de raconter cette chose-là à monsieur, dit Fuchs, ça ne peut pas avoir d'intérêt pour lui.

Ces paroles furent prononcées avec l'accent alsacien le plus marqué; Fuchs était d'un petit village à quelques lieues de Strasbourg. Quant à cette chose qui ne valait pas la peine d'être racontée, la voici dans toute sa vérité et dans toute sa simplicité.

Il y a trois mois, le commandant de la forteresse de Stettin vint trouver Fuchs et lui dit:

—On va vous mettre en liberté. Vous partirez demain. Vous retournerez chez vous en Alsace, dans votre famille.

Fuchs répondit:

—Je voudrais bien être mis en liberté, mais je ne veux pas retourner en Alsace. Je suis cuirassier au 7e régiment; j'ai encore deux ans à faire à mon régiment. Je veux rester Français et retourner à mon régiment.

—Vous êtes Allemand. Vous parlez allemand.

—Je parle allemand, c'est vrai; mais je suis Français.

—Alors, on ne vous mettra pas en liberté.

—Eh bien! je resterai avec les camarades.

Et Fuchs est resté avec les camarades.

Quand les quatre prisonniers sont arrivés le vendredi 15 mars dans la gare de Strasbourg, on les a menés devant le commandant d'étape; celui-ci a regardé la feuille de route de Fuchs et lui a dit:

—Mais vous êtes Alsacien, vous êtes Allemand..... Il faut retourner chez vous.

—Non, a répondu Fuchs, je suis Français, et je retourne à mon régiment, le 7e cuirassiers, où j'ai encore deux ans à faire.

—Pourquoi ne restez-vous pas ici? Pourquoi n'allez-vous pas retrouver votre famille et vos amis?

—Parce qu'il faut que je rentre à mon régiment, le 7e cuirassiers.

Le commandant d'étape n'a pu tirer de Fuchs une autre réponse. Et Fuchs a continué sa route avec les camarades, sous la garde d'un caporal prussien. Et Fuchs, demain, rentrera à son régiment, le 7e cuirassiers.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

—Le travail d'un journaliste.—La statistique a de curieuses révélations, et sous ce titre: "Les travaux forcés du journa-

lisme, " un auteur a fait le détail statistique suivant :

Un journaliste qui écrit une chronique de 200 lignes par jour, en moyenne, pendant 30 ans,—et sans retraite,—reconnaitra l'exactitude de la statistique suivante :

Par jour.....	200 lignes.
Par mois.....	6,000 "
Par an.....	72,000 "
Pendant 30 ans.....	2,160,000 "

Or, 6,000 lignes par mois donnent un volume, soit 12 volumes par an, 360 volumes au bout de sa carrière ; les 2,160,000 lignes composant son bagage littéraire donnent, à 50 lettres la ligne, un chiffre de 108,000,000 de lettres.

En supposant que dix lignes donnent une longueur moyenne de 1 mètre, il a couvert de sa prose un espace de 216,000 mètres, soit 54 lieues de copie, laquelle copie, payée 25 centimes la ligne, offre un total de 50 francs par jour, 18,000 francs par an, 540,000 pour 30 ans.

Les chemins de fer.—La longueur totale des chemins de fer construits dans le monde et en cours d'exploitation était évaluée, à la fin de 1871, à près de 190,000 kilomètres. Ils ont coûté plus de 56 milliards, et se décomposent comme suit :

	Kilomètres.	Coût de la construction. fr.
Europe.....	97.660	41.261.950.000
Amérique.....	89.959	12.163.945.000
Asie.....	7.158	2.073.916.000
Afrique.....	923	274.000.000
Australie et Iles indiennes	1.974	501.005.000
Totaux.....	189.691	56.274.500.000

Le prix du kilomètre a été en moyenne de 300,000 fr. : mais suivant les localités, il a varié dans de grandes proportions, en raison du prix des terrains, de la main-d'œuvre et des matériaux. Voici les prix moyens du kilomètre dans les diverses parties du monde :

Europe.....	133.000
Amérique.....	148.000
Asie.....	289.000
Afrique.....	294.000
Australie.....	203.000

(Journal de Genève.)

BULLETIN DES LETTRES.

—*La Bibliothèque du British Museum.*—*La Gazette d'Augsbourg* emprunte quelques renseignements intéressants sur la bibliothèque du British Museum de Londres, à l'ouvrage récent de M. Robert Cowtan : *Memories of the British Museum*, que nous avons nous-mêmes déjà mis à contribution dans un article publié récemment sur la situation de ce grand établissement pendant le dernier exercice.

La bibliothèque du British Museum possède aujourd'hui un million de volumes.

Le nombre des éditions anglaises du *Paradis perdu* de Milton, qui s'y trouvent, est de 72, plus 52 traductions en langues américaine, danoise, hollandaise, française, allemande, italienne, latine, suédoise, islandaise, etc. Dans ce nombre ne sont pas comprises les éditions des œuvres complètes de Milton.

Le *Robinson Crusoe* se trouve dans la bibliothèque, en 74 éditions anglaises, sans compter 26 traductions en langues étrangères, telles que danois, français, allemand, hollandais, latin, polonais, espagnol, turc, etc., etc. Ce roman avait été publié originairement dans les numéros 125 à 289 du recueil : *The original English post*

Le premier livre imprimé en langue anglaise, et qui se trouve à la bibliothèque du British Museum, est une traduction du Nouveau Testament par Tyndall, c'est le seul exemplaire existant d'une édition imprimée en 1525, et tirée à 3,000 exemplaires.

La littérature shakespearienne occupe 2 volumes in-folio du catalogue. En outre dans le catalogue général, on trouve 1,836 mentions relatives à Shakespeare, sans compter ce qui existe dans le fond Greenville.

Une autre curiosité de la Bibliothèque, c'est la Bible dite de Mazarin, sur laquelle des renseignements ont été publiés par le *Journal officiel*.

Cette Bible, ainsi nommée parce qu'elle fut découverte dans la bibliothèque du cardinal Mazarin, est le premier livre imprimé

avec des caractères mobiles, qui soit sorti des presses de Gutenberg et de Faust, en 1455. Seulement, la *Gazette d'Augsbourg* tombe dans la même erreur que l'auteur des *Mémoires sur le British Museum* ; il indique Metz comme le lieu de publication, au lieu de Mayence, traduisant le nom de latin *Maguntiacum* (Mayence) par Metz, qui se dit en latin *Mediomatrica*.

Le British Museum possède, en ce qui concerne l'Europe, la plus riche collection de livres en langues étrangères qui existe en dehors des pays eux-mêmes dont les ouvrages sont originaires.—(*Journal officiel*.)

BULLETIN DE L'AGRICULTURE.

—*Un moyen pour guérir les pommes de terre malades.*—On assure que les pommes de terre ont pris la maladie dans un grand nombre de localités, et que le dommage sera même considérable. Nous craignons bien que ces nouvelles soient malheureusement trop vraies.

Si on peut pas empêcher la pomme de terre de prendre la maladie, il faut au moins arrêter le mal et faire en sorte que la partie du tubercule qui n'est point encore attaquée soit préservée pour être utilisée plus tard dans la consommation.

Le remède est bien facile, nous l'avons déjà indiqué, mais, il ne faut pas craindre de le dire, beaucoup de cultivateurs sont d'une insouciance qui a le plus souvent beaucoup de rapport avec la paresse, et cependant nous savons tous qu'en agriculture l'activité et la diligence constituent une qualité nécessaire.

Comment faut-il donc procéder pour arrêter la maladie chez les pommes de terre ?

On fait un lait de chaux, ni trop clair ni trop épais, que l'on verse dans un vase quelconque, dans un cuvier par exemple. Lorsque les tubercules sont arrachés, on choisit tous ceux qui sont parfaitement sains, les autres sont placés dans un panier, dans une corbeille en bois ou en fil de fer, puis on les trempe purement et simplement à diverses reprises dans le lait de chaux, on les retire et on les fait sécher à l'ombre en les étendant convenablement. La partie malade se cicatrise rapidement, elle se pétrifie en quelque sorte, devient dure comme du bois au bout d'un certain nombre de jours, et la pourriture ne peut plus faire aucun progrès. La partie saine reste complètement intacte, et dans cet état on peut en faire usage sans aucun inconvénient pour la nourriture des hommes ou pour celle des animaux.

Les choses n'ont point lieu ainsi, lorsqu'on ne prend pas cette précaution : une pomme de terre tant soit peu attaquée se gâte complètement, alors même qu'elle se trouve hors de terre, et en la mélangeant avec les autres on s'expose à de graves inconvénients ; le tas de tubercules placé dans la cave ou dans toute autre endroit forme bientôt un amas de pourriture et un foyer pernicieux de putréfaction.

Nous engageons les cultivateurs à faire usage de ce procédé qui leur donnera sans aucun doute les meilleurs résultats ; nous l'avons d'ailleurs expérimenté et nous nous en sommes toujours bien trouvé.

L. DE VAUGELAS.

ANNONCES.

LE

"Scientific American"

POUR 1873,

SUPERBEMENT ILLUSTRÉ.

Le *Scientific American*, qui est actuellement à son 28ième volume, possède une circulation plus étendue que tous les autres recueils périodiques du même genre publiés dans le monde entier.

Il contient les renseignements les plus récents et les plus instructifs sur les progrès de l'industrie, de la Mécanique et des Sciences dans tout l'univers, avec des descriptions richement illustrées des inventions nouvelles, des nouveaux instruments, des nouveaux Procédés, et des améliorations en tous genres qu'a subies l'Industrie ; en outre, des faits et des remarques utiles, des recettes, des suggestions et des avis, sur les arts divers, mis à la portée des patrons et des employés par la plume d'écrivains compétents.

Des descriptions des Améliorations, Découvertes et Travaux importants, ayant trait à l'art des Ingénieurs civils et mécaniciens et à celui des propriétaires de Moulins, ou se rapportant à l'exploitation des mines et à la Métallurgie; un rapport des derniers progrès obtenus dans l'application de la Vapeur, dans la confection des Engins à vapeur, dans les Chemins de fer, la Construction des navires, la Navigation, la Télégraphie, l'Electricité, le Magnétisme, la Lumière et la Chaleur.

Les plus récentes découvertes relatives à la Photographie et à la Chimie, d'utiles applications de la Chimie aux Arts et à l'Economie domestique.

Les derniers Aperçus concernant la Technologie, l'emploi du Microscope, les Mathématiques, l'Astronomie, la Géographie, la Météorologie, la Minéralogie, la Géologie, la Zoologie, la Botanique, l'Horticulture, l'Agriculture, l'Economie rurale et domestique, la Nourriture, l'Eclairage, la Ventilation, les systèmes de Chauffage, et l'Hygiène.

En un mot, les Sciences et les Arts sont embrassés dans toutes leurs parties par le *Scientific American*. Nul de ceux qui désirent être bien renseignés sous ce rapport, ne devrait se passer de ce recueil.

Les Cultivateurs, les Mécaniciens, les Machinistes, les Inventeurs, les Fabricants, les Chimistes, les Amateurs de la Science, les Instituteurs, les membres du Clergé, les Avocats, les gens de tous les métiers et professions le trouveront d'une grande valeur. Il devrait avoir sa place dans chaque Famille, chaque Bibliothèque, chaque Salle d'Etude et chaque Bureau; dans tout cabinet de lecture, collège, école et académie.

Le *Scientific American* paraît toutes les semaines, richement illustré, à raison de \$3 par an seulement.

Les livraisons du *Scientific American* forment à la fin de l'année deux beaux volumes de près de mille pages, renfermant autant de matière à lire que quatre mille pages d'un livre ordinaire. Une liste officielle de tous les Brevets d'invention émanés est publiée dans chaque numéro.

Des numéros spécimens seront expédiés sur demande, *gratis*. S'adresser aux éditeurs, Munn & Co., 37, Park Row, New-York.

BREVETS D'INVENTION.

En union avec la direction du *Scientific American*, M. Munn & Co sont Solliciteurs de Brevets d'invention américains et étrangers; ils ont plus de 25 ans d'expérience à cet égard, et possèdent le plus grand établissement du monde. Si vous avez fait quelque invention écrivez-leur et envoyez-leur un dessin de cette dernière dans votre lettre; ils vous feront connaître promptement et *gratis*, si votre invention est nouvelle et mérite d'être brevetée. Ils vous expédieront aussi, sans qu'il vous en coûte, un exemplaire des lois en vigueur concernant les Brevets ainsi que des instructions sur les démarches à prendre pour obtenir ces Brevets.

PROSPECTUS

D'UN OUVRAGE NOUVEAU

PAR

M. STANISLAS DRAPEAU.

Etudes historiques et statistiques sur les institutions charitables, de bienfaisance et d'éducation du Canada.

Ouvrage illustré d'un grand nombre de Gravures comprenant les Portraits des Fondateurs ou Bienfaiteurs; Plans et Vues des lieux et des Bâtisses; Cartes, Dessins, Sceaux et Armoiries, etc., etc.,

Spécialement choisis pour cet Ouvrage d'après une riche collection d'anciennes Gravures et de Photographies modernes, mises au service de l'auteur.

Le titre ci-dessus explique le but de l'ouvrage, qui sera de dérouler chronologiquement l'histoire des Institutions charitables des six provinces actuelles de la Confédération canadienne, en racontant les généreux efforts, les souffrances héroïques, et tant d'abnégation, que révèle l'histoire de toutes ces institutions, catholiques et protestantes, si merveilleusement inspirées par les vertus de la charité chrétienne.

Chaque Institution sera l'objet d'une étude séparée qui rappellera à la mémoire oublieuse les traits édifiants consacrés par le souvenir et les traces des personnes qui se sont illustrées au service de l'humanité souffrante.

Les noms des Fondateurs ou Bienfaiteurs, Directeurs, Gouverneurs, Régisseurs, Chapelains, Médecins, et autres officiers

importants de chaque Etablissement, seront publiés dans l'ouvrage, ainsi que les *Portraits* des Fondateurs ou Bienfaiteurs distingués, avec des notes biographiques, autant que possible.

L'ouvrage formera cinq volumes, ainsi divisé :

Tome I.—Hôpitaux et Lazarets.

Tome II.—Asiles et Hospices.

Tome III.—Orphelinats.

Tome IV.—Education gratuite.

Tome V.—Sociétés de St. Vincent de Paul; Associations de Secours mutuels; Banques d'Epargnes en rapport avec les Institutions Charitables; Assistance publique ou privée dans les calamités ou désastres survenus au Canada.

Les personnes qui s'intéressent aux travaux utiles sont donc respectueusement invitées à patronner cette coûteuse entreprise, en y souscrivant, et en donnant connaissance de la présente CIRCULAIRE aux personnes qui ne l'auraient pas reçue, afin de provoquer de nouvelles adhésions.

Si l'encouragement répond à l'appel fait à la classe intelligente et instruite du Canada, l'auteur se trouvera en mesure de publier cette œuvre d'un intérêt si général.

Deux éditions, dont une illustrée, seront publiées simultanément dans chacune des langues Française et Anglaise. Le prix de l'édition illustrée, élégamment cartonnée, sera de \$2.50 par volume, pour les Souscripteurs, et de \$1.00 par volume pour l'édition commune, brochée, avec couverture imprimée, payable à la livraison de chaque volume.

L'ouvrage, aux conditions précitées, ne sera adressé qu'aux personnes ou aux Institutions inscrites sur la liste des souscripteurs; pour les non-souscripteurs le prix sera double.

La Liste des Souscripteurs restera ouverte jusqu'au premier Janvier prochain, et sera imprimée et placée à la fin du premier volume, comme souvenir de reconnaissance pour l'appui accordé à l'entreprise.

L'impression de cet ouvrage sera confiée aux soins intelligents de M. Geo. E. Desbarats, et le premier volume paraîtra au mois d'Août 1873; les autres volumes de six mois en six mois.

Enfin, un APPENDICE de quelques pages sera ajouté à la fin du 5e volume, dans lequel apparaîtront divers Tableaux statistiques résumant toutes les informations numériques consignées dans les cinq volumes.

En sollicitant le bienveillant concours de tous les amis du progrès littéraire, l'auteur a l'honneur de souscrire leur

Très-humble et très-dévoué serviteur,

STANISLAS DRAPEAU,
Département de l'Agriculture,
Ottawa.

Agents demandés dans toutes les villes.

PROSPECTUS

DE

L'Ecole Commerciale

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés.

1^{ÈRE} ANNÉE. (3^{ème} degré.)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra: La calligraphie, dans tous ses détails; les langues française et anglaise (grammaire); la correspondance commerciale, l'arithmétique; le calcul mental; la géographie et l'histoire du Canada, des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre.

2^{ÈME} ANNÉE. (2^{ème} degré.)

Continuation de l'étude de l'histoire des ces quatre pays; littérature française et anglaise, l'algèbre; la géométrie; la comptabilité, dans toutes ses parties; la tenue des livres à simple et à double entrée; transactions commerciales et la géographie.

3ÈME ANNÉE. (1er degré)

L'algèbre; la géométrie; continuation de l'étude des langues anglaise et française; la constitution du Canada; notions du droit commercial; physique et mécanique élémentaires; chimie industrielle; dessin linéaire; étude des connaissances utiles, des matières premières du commerce, des objets manufacturés et commerciaux, etc.

Les élèves recevront des notions élémentaires sur l'horticulture et l'agriculture.

L'instruction religieuse obligatoire pour tous les élèves catholiques, sera placée sous la direction du curé de la paroisse.

L'ouverture des classes aura lieu le 2 septembre prochain.

Les heures de classe seront de 8 à 10½ heures du matin et de 1½ à 4 heures de l'après-midi.

Les heures d'étude, à l'école, de 10½ à midi et de 4 à 5 heures de l'après-midi.

Le jour de congé hebdomadaire sera le jeudi.

L'année scolaire commencera le 1er septembre et finira le 1er juillet.

PRIX ET CONDITIONS D'ADMISSION.

Le prix de l'enseignement sera de vingt piastres par année payable par quartiers, et d'avance, aux époques suivantes: 1er septembre, 1er décembre, 1er février et 1er mai.

Le soussigné fournira au prix coûtant, les livres nécessaires à ceux qui le désireront.

En ouvrant cette école commerciale, dont le besoin se fait sentir depuis longtemps dans nos campagnes, le soussigné croit rendre un service à tous ceux qui ont la volonté de faire donner à leurs enfants une éducation commerciale et pratique, avec l'étude de la langue anglaise, mais qui ne peuvent pas faire le sacrifice d'envoyer leurs enfants étudier dans les villes. Le prix des cours est aussi bas qu'il est possible de le mettre, considérant les sacrifices que le soussigné aura à s'imposer pour se procurer un bon professeur anglais, bien compétent à enseigner la langue anglaise maintenant devenue si utile dans toutes les affaires.

Il y a un nombre de maisons des plus respectables, à Lotbinière où les élèves trouveront une bonne pension, ou pourront faire accommoder des provisions que leurs parents leur fournissent, à très bon marché, et où les parents en laissant leurs enfants, n'auront pas à craindre pour eux les dangers de la mauvaise compagnie.

Les personnes qui désiraient de plus amples informations sont priées de s'adresser au Révd. M. Roy, curé de Lotbinière, ou à H. G. Joly, écrivain, à la Pointe Platon.

A. F. FLEURY,

Instituteur et élève de l'école normale Jacques Cartier, diplômé le 12 juillet 1866.

Lotbinière, 1er juillet 1872.

Madame THIVIERGE

Ouvrira le premier Mai, à St. Félix du Cap Rouge, à sept milles de Québec, un Etablissement pour l'éducation d'une classe choisie de huit ou dix jeunes demoiselles. Les études comprendront l'Anglais et le Français dans toutes les branches enseignées dans une école modèle, la musique, le chant, les divers genres de Dessin, la Peinture Orientale et à l'huile, et la confection des ouvrages en cire, soit des fleurs, soit des fruits, etc.

Trois institutrices seront chargées de l'enseignement. Une Dame Anglaise sera à la tête des classes anglaises; une Dame Française enseignera la Langue Française; Madame Thivierge donnera elle-même des leçons de musique et de beaux arts.

CONDITIONS:

	Par terme de 11 semaines
Pension avec l'étude de l'Anglais et du Français....	\$24.00
Musique.....	8.00
Peinture.....	6.00
Dessin.....	3.00
Un cours de leçon d'ouvrages en cire.....	8.00

à table sera copieusement servie, et Madame Thivierge donnera une attention particulière à la santé de ses élèves. Le Cap Rouge

est admirablement situé et renommé par la salubrité de l'air. On engagera les élèves à prendre des exercices journaliers, et madame Thivierge fera tout en son pouvoir pour donner satisfaction aux parents qui voudront bien lui confier le soin de leurs enfants.

Pour renseignements et plus amples détails, on pourra s'adresser à Madame Thivierge, Cap Rouge, Madame E. I. Dalkin, Cap Rouge, Révérend P. J. Drolet, Curé; C. W. Wilson, Ecuyer, Rue St. Pierre, Québec; Robert J. Young, Ecuyer, James Bowen, Fils, Ecuyer, Rue St. Pierre, Québec, ou au Cap Rouge; J. B. Forsyth, Ecuyer, Cap Rouge; Edson Fitch, Ecuyer, St. Romuald.

Cap Rouge, 10 Mars, 1871.

DICTIONNAIRE
GÉNÉALOGIQUE

DE TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES

PAR

M. L'ABBÉ C. TANGUAY

Avec un Fac-Similé de la Première carte inédite de la
Nouvelle-France en 1611.

Les personnes qui ont souscrit au Dictionnaire Généalogique et qui voudraient recevoir ce volume par la poste sont priées de nous envoyer le montant de leur souscription qui est de \$2.50 en y ajoutant 40 centimes pour les frais de poste. Celles qui ont souscrit chez les Messieurs suivants pourront se le procurer en s'adressant après le 15 Mai courant à

J. A. LANGLAIS, Libraire, Rue St. Joseph, St. Roch de Québec.

J. N. BUREAU, Trois-Rivières.

E. L. DESPRÉS, Maître de Poste, St. Hyacinthe.

JAMES W. MILLER, Maître de Poste, de Ste. Uce de Rimouski.

A. GAGNÉ, Maître de Poste de Kamouraska.

R. OUELLET, " L'Islet.

F. H. GIASSON, " L'Anse à Gilles.

E. LEMIEUX, Ottawa.

F. X. VALADÉ, Longueuil.

L. O. ROUSSEAU, Château-Richer.

Les personnes qui ont souscrit chez MM. DEBBAT & ANGLIN, pourront s'adresser à M. L. M. CRÉMAZIE, Libraire, Québec.

En vente chez l'Éditeur

EUSEBE SÉNÉCAL,

10, Rue St. Vincent, Montréal.

NOUVEL ABRÉGÉ
DE
GÉOGRAPHIE MODERNE
À L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR

L'ABBÉ HOLMES
SEPTIÈME ÉDITION.

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PAR

L'ABBÉ L. O. GAUTHIER

Professeur d'Histoire au Séminaire de Québec.

Un Volume in-12 de 350 pages. C rtonné \$4.00 la douzième

J. B. ROLLAND & FILS,

Libraires-Éditeurs.

En vente chez tous les Libraires et les principaux Marchands.

IMPRIMÉ PAR LÉGER BROSSÉAU, QUÉBEC.

